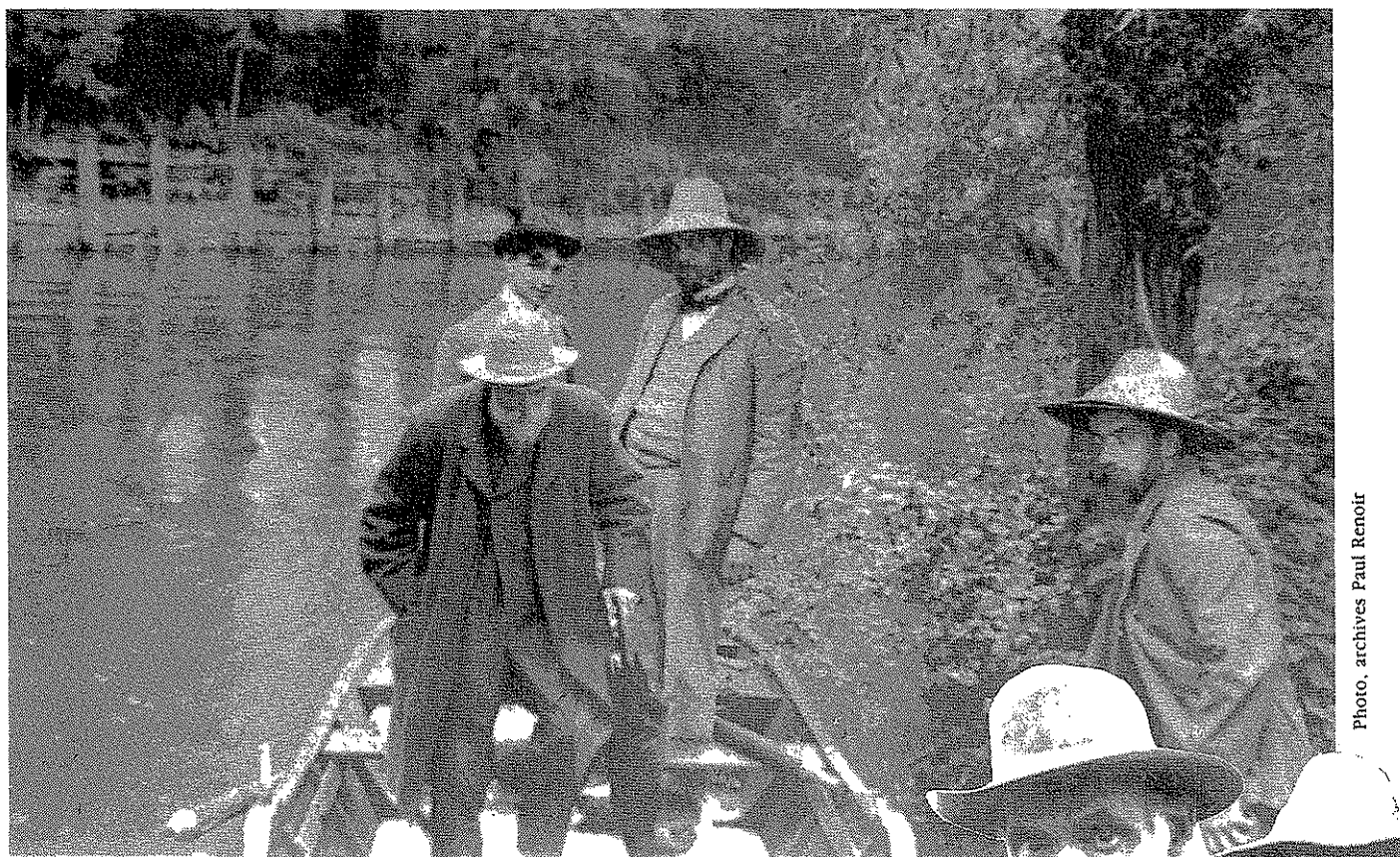


ASSOCIATION DES AMIS DE LA MAISON FOURNAISE



Photo, archives Paul Renoir

Pierre-Auguste RENOIR
en visite à Chatou
en 1896

Photo de droite : Derrière Renoir, on voit bien
Alphonse Fournaise fils prêt à partir en promenade.

Photo du haut : Renoir se prépare à descendre,
derrière lui son fils Pierre (12 ans), à côté
un personnage non identifié, et à terre, sur la droite,
de nouveau Fournaise fils (voir note page 2).

ASSOCIATION DES AMIS
DE LA MAISON FOURNAISE
Hôtel de Ville - B.P. 44 - 78401 Chatou Cedex

De nombreux adhérents nous interrogent sur la descendance de P.A. RENOIR.
Le tableau ci-dessous est édité à leur intention.

LES DESCENDANTS DIRECTS DE PIERRE-AUGUSTE RENOIR

Pierre-Auguste RENOIR

(1841-1919)

Peintre, marié à Aline Charigot, couturière, en 1890.

Pierre

(1885-1952)

Comédien, marié aux actrices :
Vera Sergine mère de son fils Claude,
Marie-Louise Iribe, et Elisa Ruis.
Pilier de la troupe de Louis Jouvet. Au cinéma :
"La Nuit du Carrefour" de Jean Renoir 1932,
"La Bandera" de Julien Duvivier 1935,
"La Marseillaise" de Jean Renoir 1938,
"Les Enfants du Paradis" de Marcel Carné 1945,
"Knock" de Guy Lefranc 1950.

Jean

(1894-1979)

Marié à Andrée Heuschling, actrice
sous le nom de Catherine Hessling et
mère de son fils Alain, puis à Dido
Freire.
Cinéaste: "Boudu sauvé des eaux" 1932
"La Grande Illusion" 1937,
"La Règle du Jeu" 1939,
"French Cancan" 1954,
"Le Déjeuner sur l'herbe" 1959,
"Le Fleuve" 1951

Claude

(1901-1969)

"Coco" sur les toiles de son père.
Administrateur de sociétés.
Directeur de Production sur des
films de son frère.
Co-Réalisateur en 1941 du film
"Opéra-Musette" avec l'acteur
René Lefèvre.
Marié à Marie-Paule Dupré
(1903-1986).

Claude

(1913-)

Directeur de la photographie.
"Toni" de Jean Renoir 1934,
"Une Partie de Campagne" de Jean Renoir 1936,
"La Grande Illusion" de Jean Renoir 1937,
"Rendez-vous de Juillet" de Jacques Becker 1949,
"Le Fleuve" de Jean Renoir 1951,
"Le Carrosse d'Or" de Jean Renoir 1953,
"La Grande Vadrouille" de Gérard Oury 1965,
"Les Mariés de l'An II" de Jean-Paul Rappeneau
1970.

Alain

(1921-)

Spécialiste des langues anglo-saxonnes
anciennes.
Professeur honoraire de l'Université
de Berkeley (Californie - USA).

Paul

(1925-)

Administrateur de la SPADEM.
Président de l'Association du droit
moral des Artistes.
Historien d'Art.
Marié à Louise Hernandez,
mère de ses quatre enfants
puis à Marie-Paule Bogaert,
mère de trois enfants
dont *Nathalie Farinola*, assistante
de son beau-père (1963-).

Jacques

(1942-)

Cinéaste.
Directeur de la
Production du
Commandant
Pierre-Yves Cousteau.

Sophie

(1964-)

Comédienne.
"Attention, les enfants
regardent" de Serge
Leroy 1978,
"L'Ami de mon amie"
d'Eric Rohmer 1986.

John

(1951-)

Peter

(1954-)

Anne

(1960-)

Emmanuel Pierre

(1957-) (1958-)

Philippe Alexandre

(1963-) (1974-)

SOURCES : Derek Fell, Le Jardin de Renoir
Robert Laffont, Paris 1992
Benoît Noël, Conservateur de la Maison Fournaise
Paul Renoir

NOTE

Des photos d'archives du grand peintre figurent dans la plaquette "SI RENOIR M'ÉTAIT CONTÉ",
composée par Paul RENOIR pour le 150^e anniversaire de son grand-père.
Cette plaquette est en vente au prix de 180 F à la boutique du Musée Fournaise,
ou par correspondance en écrivant à l'Association.



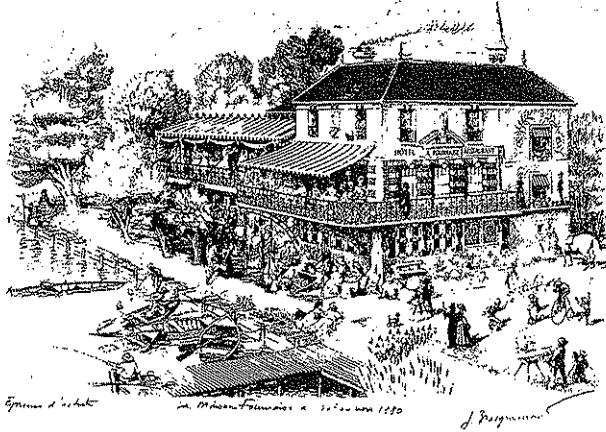
Page de couverture :
P.-A. RENOIR
Les Canotiers à Chatou - 1879
National Gallery Washington
(cf note page 19)

4^e page de couverture :
Fac-similé de l'affiche éditée
par le Musée Fournaise

ASSOCIATION DES AMIS DE LA MAISON FOURNAISE

SOMMAIRE

ÉDITORIAL, <i>par le Président</i>	4
LES PROJETS DANS L'ILE, <i>par la Vice-Présidente</i>	5
PETITE HISTOIRE DE NOS BORDS DE SEINE, <i>Les Auberges-Restaurants et le Canotage</i>	6
• Bref aspect de la Seine et de la navigation au début du XIX ^e	7
• Argenteuil et le Petit Gennevilliers.....	9
• Les auberges à Bezons.....	11
• L'Ile Fleurie - Le restaurant Lemaire.....	13
• Le Club Nautique de Chatou et le Club Wood-Milne.....	15
• Les restaurants de Rueil sur la rive de la Seine.....	18
— Le restaurant Lefranc	
— La maison Giquel	
LES FAUVES A CHATOU, <i>Regards sur Derain, Vlaminck</i>	22
VICISSITUDES D'UNE DÉESSE.....	30



ÉDITORIAL

Notre Association peut être satisfaite de son action et de son soutien à la Municipalité de Chatou afin que la Maison FOURNAISE retrouve le lustre qui fut le sien à la fin du siècle dernier, lorsqu'elle accueillait dans ses murs les plus grands peintres de l'époque.

C'est aujourd'hui chose faite. Le restaurant est ouvert au public qui semble apprécier non seulement la chaleur de l'accueil et du service, mais aussi l'élégance des salles, notamment de celle où les fresques ont été dégagées grâce à notre vigilance. Pendant la belle saison, les visiteurs aiment à prendre leurs repas, comme les Canotiers de RENOIR, sur le célèbre balcon. Ils y découvrent la courbe de la Seine et les jeux de lumière, source d'inspiration des artistes, qui s'en dégagent. Certes, on eût préféré voir en face plus de verdure et moins de béton, mais la proximité d'une station de R.E.R. n'a pas manqué d'attirer les promoteurs immobiliers comme le miel, les mouches !

En revanche, et nous avons tout lieu de nous en féliciter, il semble acquis que l'Île de Chatou conservera et développera ses caractéristiques naturelles qui font son charme.

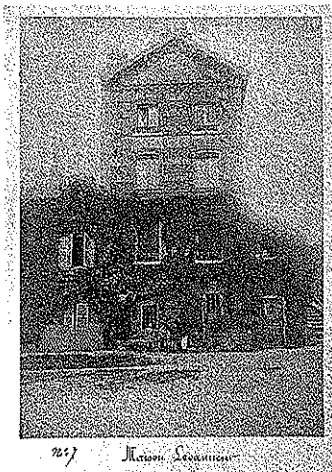
En dehors du restaurant, la Maison FOURNAISE proprement dite comprend d'autres bâtiments plus petits qui servaient autrefois au logement de ses hôtes et à l'entretien et l'abri des bateaux du Père FOURNAISE. Tout aussi délabrés, ces édifices ont été remis à neuf par les soins de la Municipalité en vue d'y aménager un musée, dont l'ouverture est prévue pour cet automne.*

A cette fin, l'Association procède déjà depuis plusieurs années à l'achat de gravures, livres, répliques de tableaux de peintres connus pour avoir fréquenté la Maison FOURNAISE, objets divers, etc... Une convention a été conclue entre notre Association et la Ville pour le dépôt de ces acquisitions et leur exposition. L'Association continuera ainsi à suivre les activités du musée. Elle participera à son animation. Elle poursuivra enfin son action en vue de l'enrichissement des collections, qui est son objectif principal.

Bien que la Maison FOURNAISE soit en cette fin d'année 1992 totalement restaurée, le rôle de l'Association n'en demeurera pas moins actif. Il lui appartient en effet de veiller à ce que soit respectée l'ambiance qui fut la sienne autrefois, de même en ce qui concerne le souvenir et l'histoire des artistes et des écrivains qui l'ont fréquentée.

Le Président,
H. CLAUDEL

(*) Le 24 octobre 1992.



LES PROJETS DANS L'ÎLE

Si la Maison FOURNAISE, avec son restaurant et son musée, constitue une opération de mise en valeur du patrimoine "terminée", la Maison LEVANNEUR occupe le cœur de toute la partie restant à réaliser.

En effet, il y sera créé un Centre d'Art Contemporain de la gravure, comprenant un véritable atelier de gravure avec édition des œuvres sur place, une salle d'exposition, des salles de travail et de conférence, en liaison avec le Centre d'Etude d'Histoire de l'Art B. Bruyère de Chatou. Le Centre d'Art disposera de plusieurs ateliers d'hébergement d'artistes qui seront invités à y séjourner, dans le cadre d'une convention de création. Il accueillera également des cours d'initiation et de perfectionnement aux techniques de la gravure.

Le parti pris qui a prévalu dans le choix de la gravure donne à ce projet une dimension authentique par rapport aux lieux. Si VLAMINCK et DERAÏN y ont beaucoup peint, ils y ont aussi pratiqué la gravure. C'est là que VLAMINCK grava sur bois ses premières œuvres connues et qu'à son contact DERAÏN s'initia à cette technique.

Ce projet a déjà reçu l'aval du Ministère de la Culture. Les Conseils Régional et Départemental vont participer également à sa réalisation.

L'aménagement de l'espace restant de l'Île dominera par le respect de l'environnement îlien et paysager et accueillera des équipements de tourisme et de loisirs annexes :

- un village hôtelier avec aire d'exposition, remises à batelets pour rameurs (skiffs, yoles, canoës...),
- une antenne fluviale pour bateaux collectifs et de plaisance ; ce point régional unique rassemblera toutes les informations concernant la circulation de loisir fluviale en Ile de France et tous les contacts avec les acteurs économiques de cette activité touristique.

Si tout se déroule comme prévu, 1993 devrait voir les premières réalisations concrètes de ce projet.

Marie-Christine DAVY
Vice-Présidente,
Conseillère municipale,
Déléguée à l'étude
de l'aménagement de l'Île

PETITE HISTOIRE DE NOS BORDS DE SEINE

Les auberges-restaurants et le canotage

AU cours du XIX^e siècle, de nombreuses maisons qui se nommèrent auberges, restaurants, garages de bateaux ou guinguettes, comme on les surnomma, se développèrent le long de la Seine, puis disparurent.

Si la plupart d'entre elles eurent à leur début une clientèle modeste composée de gens de la batellerie, du service du halage ou des barrages et de pêcheurs, la mode et le grand développement du canotage amenèrent une foule de clients qu'il fallut bien satisfaire et qui fit la gloire et la fortune de certains tenanciers.

On sait, d'après les nombreux ouvrages publiés sur l'histoire du canotage (1), que cette activité de loisir évolua et s'assagit jusqu'à devenir un véritable sport discipliné dans la dernière partie du siècle. Dans un même temps, le goût de la bicyclette, qui se répandit rapidement et largement, enleva aux plaisirs nautiques beaucoup de ses adeptes.

"Le nouveau moyen de locomotion humaine troublait, changeait les habitudes, les mœurs... Le vélocipède modifiait le costume. On portait la culotte et les bas... Là où le 'grand frère qui fume' ne s'aventurerait pas parce qu'il était éloigné de vingt à trente kilomètres, la bicyclette pénétrait. Le cheval était détrôné, la carriole méprisée. On déjeunait dans l'auberge jusque là ignorée, on roulait dans les petits chemins, en forêt, dans les sentiers." (2).

Des restaurants, des guinguettes fermèrent. Mais l'engouement pour ce nouveau mode de locomotion, et sans doute une urbanisation grandissante, n'expliquent pas tout. En effet, d'autres restaurants, garages de bateaux subsistèrent, se développèrent ou même se créèrent. Les amateurs d'aviron, de navigation à voile et, plus tard, du canot à moteur firent encore les beaux

jours de plusieurs patrons tenanciers. Ceux-ci surent s'adapter, comprendre la clientèle et offrir les services demandés. On verra que ces établissements ne survécurent guère à la deuxième génération de leur propriétaire.

Pour illustrer ces considérations, il a paru intéressant de retrouver l'histoire de quelques-unes de ces maisons qui eurent leur heure de notoriété ou qui furent citées par des écrivains de renom ou des journalistes, témoins de leur activité.

Nous avons limité notre recherche au bras de Seine qui passe à Chatou en partant d'Argenteuil. La description se fait en descendant le fleuve, avec arrêt provisoire sur la rive de Rueil à la hauteur de la ligne de chemin de fer. Nous reprendrons la suite jusqu'à Bougival dans un prochain bulletin.

Pour permettre d'apprécier les distances depuis Paris ou entre chaque auberge, la borne kilométrique du chemin de halage la plus proche a été indiquée, le point de départ étant à Paris au pont de la Tournelle.

Enfin, il a paru utile de commencer en rappelant brièvement l'aspect de la Seine et les conditions de navigation dans la première moitié du XIX^e siècle.

J.-G. BERTAULD

1. Voir notamment :

— Frédéric DELAIVE, *Canotage et Canotiers de la Seine - Petite histoire illustrée d'un paradis perdu*. Les Cahiers du Musée de la Batellerie N°28 avril 1991.

— G.-P. THERRY, *A travers un siècle de notre yachting de course à voile*. Paris 1948.

2. VLAMINCK, *Tournant dangereux*, Paris Librairie Stock, 1930, p. 39, 40.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tous ceux qui m'ont aidé à rassembler les éléments qui m'ont permis de rédiger ou d'illustrer cette petite histoire :

MM. H. ARRIBARD, M. BOITEUX, J. SEPHERIADES.

Mmes C. JOUBERT de MONTECOT, M. MONNOT, F. PIOT.

Mme et M. Isabelle et Gilles OUTIN et l'Association SEQUANA.

Mme L. KALENITCHENKO, Directrice du Musée Historique de Rueil-Malmaison, ainsi que le Service des Archives de la Mairie de cette ville.

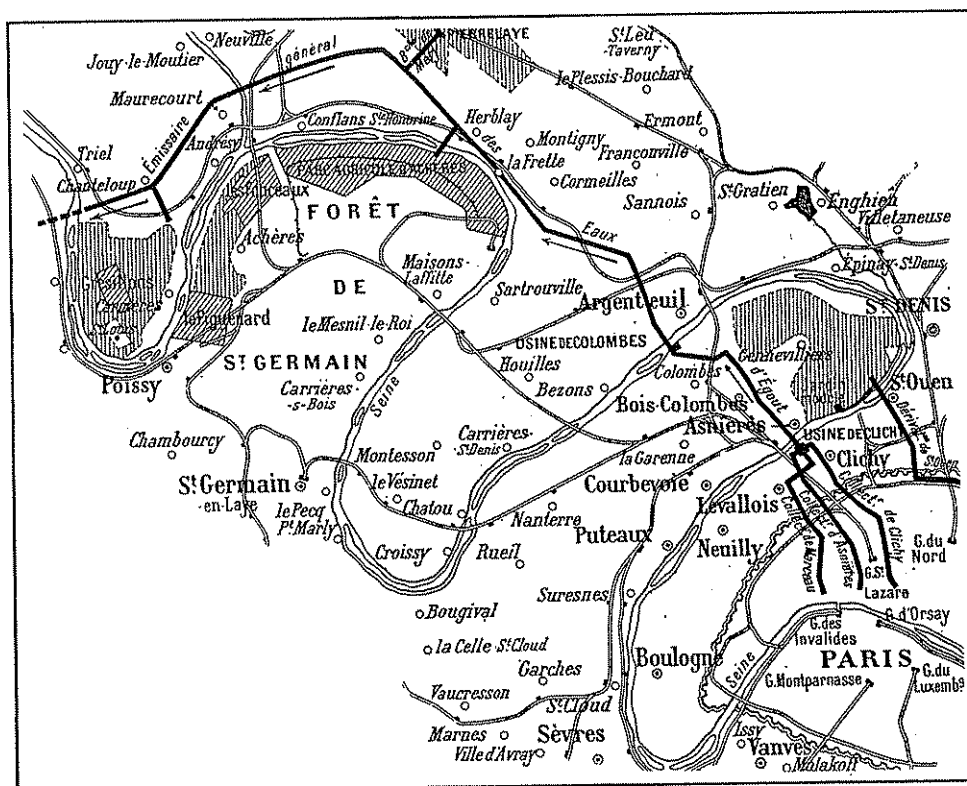
M. F. BEAUDOUIN, Conservateur du Musée de la Batellerie à Conflans-Ste-Honorine.

Mme Ch. BESSOT, Bibliothécaire du Musée Départemental du Prieuré à St-Germain-en-Laye.

M. Ch. LASSALLE, Chargé de Formation et Coordinateur en Histoire de l'Art - Université Paris X, Nanterre, Centre d'éducation permanente.

L'Association des Amis de la Place d'Aligre et du Vieux Croissy (A.A.P.A.V.C.).

BREF ASPECT DE LA SEINE ET DE LA NAVIGATION AU DÉBUT DU XIX^e



LA Seine au début de ce siècle n'était pas le fleuve sage et tranquille que nous voyons aujourd'hui. En période de basses-eaux, seul un petit nombre de secteurs permettait une navigation aisée et, dans ceux-ci, le chenal sinueux et irrégulier ne faisait l'objet d'aucun entretien. De nombreux hauts-fonds où la profondeur ne dépassait pas 0,60 m à 0,90 m existaient. Dans les zones de forte pente, les eaux se divisaient en plusieurs bras, et il pouvait se produire une accélération de la vitesse du courant, créant des "pertuis" (voir "Bezons"). La période des crues était tout aussi redoutable et, souvent, les chemins de halage, bas et étroits, devenaient impraticables. Le passage des ponts aux arches étroites ajoutait aux difficultés de la navigation. La différence de niveau entre étiage et crue pouvait atteindre 7 à 8 m. La durée de navigation annuelle ne dépassait guère six à huit mois, suivant le tirant d'eau des péniches. En Basse-Seine, le service du halage était bien organisé ; 13 relais s'échelonnaient de Paris à Rouen, avec les chevaux de renfort nécessaires aux points névralgiques. Le passage des ponts nécessitant des manœuvres complexes avait lieu sous la surveillance et la responsabilité d'un chef de pont. Ainsi à Chatou, il y avait un chef et un aide et, à Poissy, un chef et douze aides.

Les bateaux mettaient de quinze à vingt jours pour remonter la Seine de Rouen à Paris, et pas moins de dix jours en service accéléré. La descente prenait environ une semaine.

Ce fut à partir de la seconde décennie que des mesures furent prises pour améliorer la situation. Une loi

relative au perfectionnement de la navigation des rivières fut votée le 19 juillet 1837. Elle permettra d'entreprendre avec des solutions nouvelles la "Canalisation de la Seine".

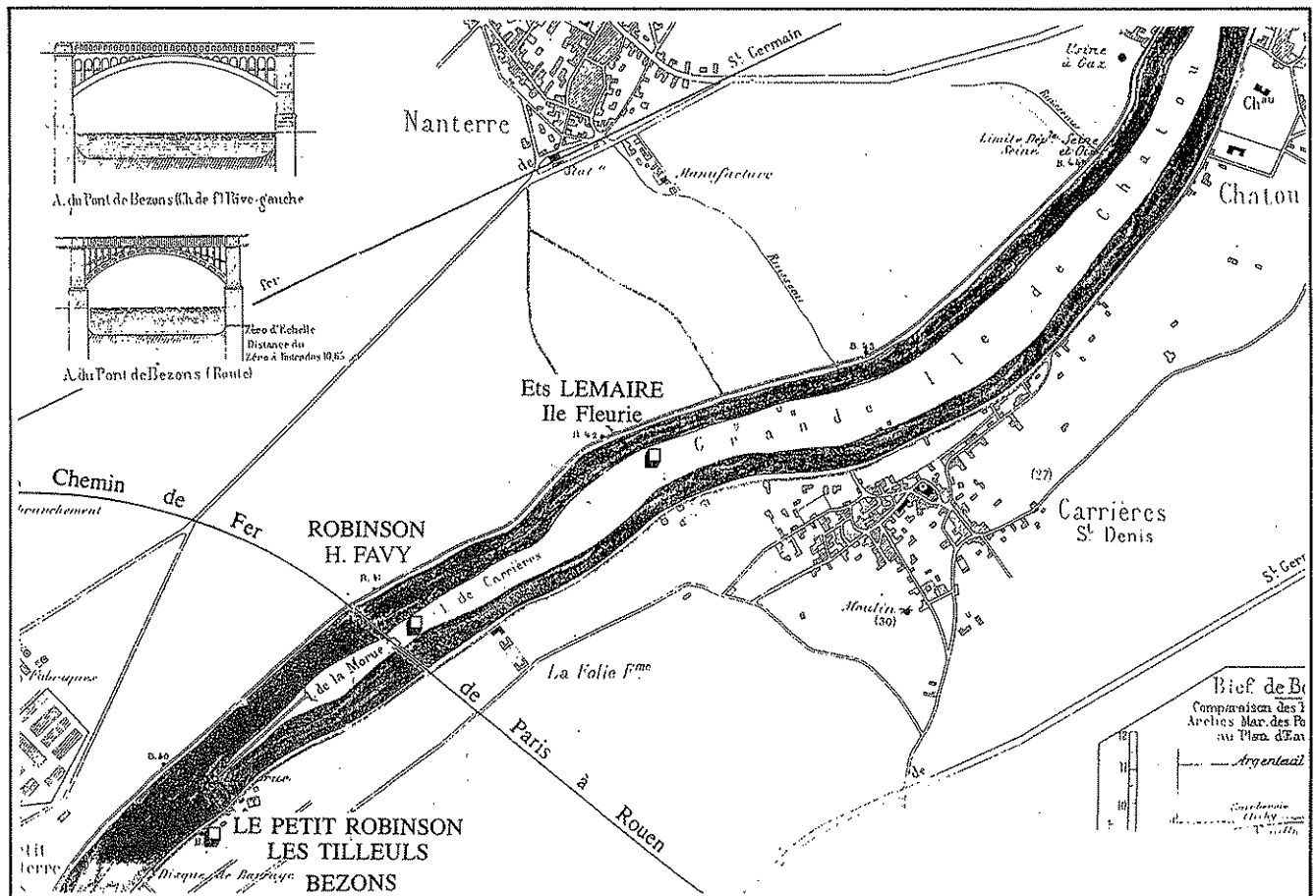
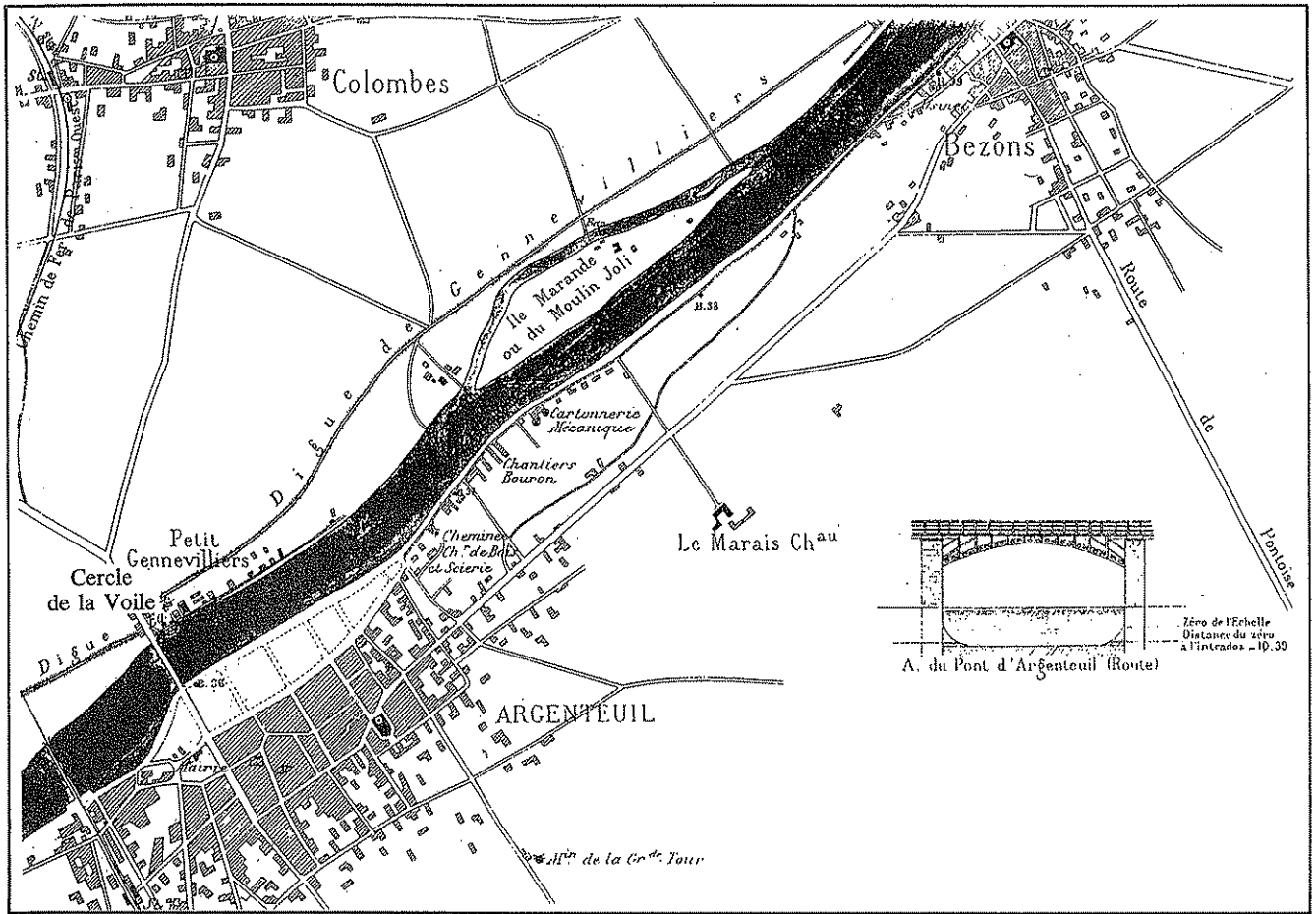
Enfin dès cette époque, la machine à vapeur commença à faire son apparition sur les bateaux. Les progrès techniques de la motorisation des péniches, la mise en place, au milieu du siècle, d'un système de remorquage accéléré qui s'appelait le "Touage" ou l'express de la batellerie, sonnèrent le glas du halage animal. (1).

Le Touage fonctionnait à l'aide d'une chaîne noyée au fond de la Seine et attachée à deux points fixes, l'un en amont vers Paris, l'autre en aval. La chaîne allait jusqu'à Rouen. Cette chaîne s'enroulait par engrenage sur un cabestan-treuil mû par une machine à vapeur installée à bord du bateau-toueur. Le bateau s'avancait en se hâtant sur cette chaîne qui retombait au fond de l'eau. Un "toueur" pouvait entraîner une charge égale à cinq fois celle d'un remorqueur à hélice, c'est-à-dire tirer un train d'une douzaine de péniches.

Dès qu'on entendait au loint le "pfout-pfout" de la machine, les canotiers devaient se ranger le long des berges — « La chaîne !... La chaîne ! » —. A ce cri, les embarcations retardataires faisaient force de rames pour se ranger. (2)

1. Ces lignes sont tirées du texte de Bernard LESUEUR, "La Navigation en Basse-Seine au début du XIX^e siècle" - Les Cahiers du Musée de la Batellerie N°25, novembre 1989.

2. La description du touage est extraite de l'article "Etudes d'après nature" - L'Illustration, journal universel, 6 juillet 1872.



Les cartes détaillées, ci-dessus, sont extraites de la "Carte de la Rivière de Seine de Paris à Rouen", par MM. VUILLAUME et GOTENDORF, membres de la Société de Géographie et du Cercle de la Voile de Paris - 1878. Musée de la Batellerie

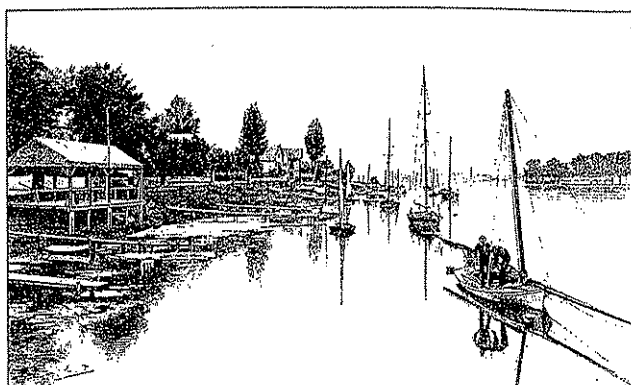
ARGENTEUIL ET LE PETIT GENNEVILLIERS

(Borne km. de balage 36)

Argenteuil, ce gros village assis sur la rive droite de la Seine face au Petit Gennevilliers, connu de tout temps une vive animation. La culture maraîchère, la vigne et surtout la production d'asperges étaient réputées. (1)

Le vin d'Argenteuil était consommé en grande quantité dans tous les cafés, restaurants et guinguettes des bords de Seine. Les amateurs assuraient qu'il était capable, par sa verveur, de faire danser la gigue au plus pincé des bourgeois, autrement dit de le faire gigner : Pour cette raison, on finit par le surnommer le "giguet", puis, par déformation, le "guinguet". Ainsi ses temples seraient-ils devenus des guinguettes. (2)

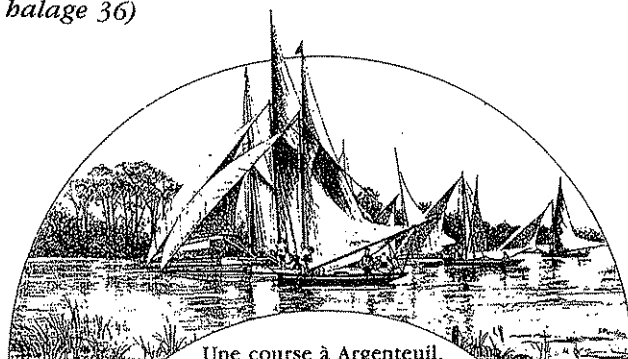
La Seine entre Argenteuil et Bezons offrait sur plus de 3 km un superbe plan d'eau large et profond qui permettait l'évolution de nombreux bateaux et, principalement, des voiliers, les "clippers" comme on les appelait. Le développement du canotage depuis Paris incita des sportifs à se retrouver dans des clubs qui se fixèrent le long de la Seine. Le Cercle des Voiliers de la Basse-Seine fut fondé en 1857 et s'installa au Petit Gennevilliers. (3) Plus tard, il prendra le nom de Cercle de la Voile de Paris — C.V.P. —. Il contribuera, par l'importance de ses activités nautiques, à faire reconnaître la tournure sportive et disciplinée des régates à Argenteuil qui avaient lieu au moins deux fois l'an. Dans un compte rendu de course d'avril 1863, le rédacteur cite parmi les concurrents "L'Étincelle" du constructeur FOURNAISE. (4)



Le bassin d'Argenteuil : le garage des yachts.

Ce serait à Argenteuil que MANET*, au cours d'une de ses nombreuses promenades, trouva, en contemplant les bateaux et la baignade des femmes, l'inspiration pour son célèbre tableau "Le Déjeuner sur l'herbe" qui fit un tel scandale au Salon de 1863. Antonin PROUST, camarade d'enfance du peintre — et futur ministre des Beaux Arts, sous Gambetta — l'accompagnait ce jour-là, ainsi qu'il le raconte dans ses souvenirs. (5)

* La famille MANET détenait de nombreux terrains à Gennevilliers où le grand-père et le père furent Maire de la commune. (6)



Une course à Argenteuil.

Un peu plus tard, en 1872, un peintre dont l'heure de notoriété n'avait pas encore sonné vint habiter Argenteuil. C'était Claude MONET. Son ami MANET l'avait convaincu de quitter Bougival et de venir s'installer dans une maison qu'il lui avait dénichée. MONET changera de maison, mais restera six ans dans le bourg qu'il quittera en 1878 pour Vetheuil. Depuis la célèbre exposition de 1874 à Paris chez NADAR, le peintre faisait partie des "Impressionnistes" avec ses amis qui venaient le voir, RENOIR, SISLEY, PISSARRO et, naturellement, MANET. Ces artistes peignirent de nombreuses toiles : le jardin de MONET, sa femme et son fils, le pont du chemin de fer, les bords de Seine, les régates. MONET fit même construire un bateau-atelier*, devenu célèbre, où il pouvait se livrer à l'étude des reflets sur l'eau en toute tranquillité.

En août 1873, un jeune et bouillant écrivain commença à Argenteuil une vie de canotier, c'était Guy de MAUPASSANT. Il était entré au ministère de la Marine en octobre de l'année précédente ; il avait 23 ans, une forte constitution et éprouvait le besoin impérieux de se dépenser et de s'amuser.

Il loua une chambre chez un nommé GARACHON, à l'enseigne du "Petit Matelot" (7), et s'installa avec ses amis : « Nous étions cinq, une bande... et comme nous étions tous pauvres, nous avons fondé, dans une affreuse gargotte d'Argenteuil, une colonie inexprimable qui ne possédait qu'une chambre-dortoir... ». (8)

« Guy nage, flirte, marche des jours entiers, le maillet de marinier rayé horizontalement bleu et blanc ; dégageant le cou et les épaules, culotte et casquette anglaise ou portant la tenue de toile blanche du canotier qui allonge la silhouette. Il rame puissamment. Il est hâbleur et bon copain.

Guy était le chef ; beaucoup plus par sa musculature, ses prouesses de canotier et de marcheur, sa combativité, ses plaisanteries de corps de garde ou d'internat et aussi les exhibitions qu'il faisait à la commande (sans donner plus de détails), que par son intelligence ou son talent. Ces Mobicans, ces Sioux, ces Comanches, ces Mahulots "lubriques" occupent la rive droite du fleuve où ils fondent la colonie d'Aspergopolis. (9)

* Inspiré du "Bottin" de Daubigny, à Auvers s/Oise.

Ils possédaient un seul bateau, acheté à grand-peine. « C'était une large yole un peu lourde, mais solide, spacieuse et confortable ». (10) Elle s'appellera la "Feuille de Rose", mais dans *Mouche* elle deviendra la "Feuille à l'Envers". (11) « *Guy couche... [à Argenteuil]... deux fois par semaine, se lève tôt, fait des armes... le matin de 5 à 7 h, ou lave sa yole. Dans le petit jour embué, il la pousse à l'eau... Respirant à pleins poumons, il tire sur les rames... et quand le soleil commence à monter, il saute, le plus tard possible, dans le compartiment de troisième classe d'un train qui pue le chien mouillé pour aller peiner ses sept heures d'affilée dans sa geôle administrative... » (12)*

Non loin de là, entre Argenteuil et Bezons, sur la rive gauche, Guy situa l'action de sa triste nouvelle *Deux amis*. Ces deux amis étaient venus pêcher à la ligne sur le petit bras de Seine qui formait l'île Marande, (13) anciennement appelée Ile du Moulin Joli, du nom d'une propriété d'un Receveur des Finances de la fin du XVIII^e siècle. « Une grande île couverte de bois, de jardins, de vergers que la Seine coupait par le milieu. On passait d'un bord à l'autre sur un pont de bateaux, garni des deux côtés par des caisses remplies de fleurs que l'on renouvelait à chaque saison... Des arbres de haute futaie, d'un ton très vigoureux, bordaient la rivière à droite ; à gauche, la rive était couverte d'énormes peupliers et de grands saules pleureurs... [l'un] formait une énorme voûte sous laquelle on se reposait... » (14). Certains éléments subsistaient encore en 1830, mais en 1860 tout avait disparu et en 1880, « il n'y avait plus que des prés tout simples et des peupliers sans prétention. » (15)

LE PETIT GENNEVILLIERS

Un autre personnage qui eut son importance vint se fixer sur ces bords de Seine, ce fut Gustave CAILLEBOTTE. Vers 1880, âgé de 32 ans, il acheta après le décès de sa mère et la vente de la propriété de famille à Yerres, une maison au Petit Gennevilliers, à proximité immédiate du Cercle de la Voile de Paris, juste en aval du pont d'Argenteuil. (16) CAILLEBOTTE, l'ami des Impressionnistes, peintre lui-même, fut un des vice-présidents du C.V.P. et un passionné de bateaux. Il les dessina lui-même. Ce furent de beaux voiliers qui portèrent les noms de, Condor, Inès, Cul Blanc et Roastbeef. Il remporta de nombreux succès dans les régates et les représenta dans certaines de ses toiles. Il rencontra SIGNAC et lui fera partager



Argenteuil - Le Quai du Petit-Gennevilliers.

sa passion. « *A Asnières, le tout jeune Signac est initié à la voile par Caillebotte qui le remarque peignant au bord de l'eau. Sur les conseils de son aîné, il s'achète, en 1883, un petit bateau, le premier d'une série de trente-deux.* » (17)

Enfin, CAILLEBOTTE s'intéressa aussi à la vie de sa commune. En 1888, il était élu conseiller municipal. Mais, ennemi de la tracasserie administrative, il payait de ses propres deniers : l'éclairage, les cailloux de la route, l'habillement des pompiers. « *C'était l'ombre de Mécène dans le pays de Cocagne.* » (18)

Le décès de CAILLEBOTTE en février 1894, va coïncider avec le déclin de ce site. L'industrialisation rapide de ces rives, la création d'usines et d'entrepôts, l'urbanisme, la pollution, la construction d'un pont-aqueduc, en 1893, vont restreindre le plan d'eau et l'évolution des voiliers. Le C.V.P. décida en 1896 de quitter les lieux pour aller s'installer sur le bassin de Meulan où il s'y trouve encore de nos jours.

NOTES

Sauf indication contraire, les extraits de textes de Guy de MAUPASSANT et les notes sur ces textes sont tirés de l'ouvrage : MAUPASSANT - Contes et Nouvelles - Texte établi et annoté par Louis FORESTIER - Paris N.R.F. Bibliothèque de la Pléiade - Tomes I et II.

1. Une très bonne évocation de la culture maraîchère et de ses coutumes est contée dans le roman de Eugène MOREL. *La Parfaite Maraîchère* — Paris, Bibliothèque Charpentier, 1904 — dont un extrait a été donné dans le bulletin n°1 juin 1991 de notre Association.
2. Il existe plusieurs variantes quant au lieu d'origine du mot "guinguette", nous avons choisi celle-ci. Jean PRASTEAU, *Voyage insolite dans la banlieue de Paris* - Paris, Lib. Académique Perrin, 1985, p. 153.
3. P. DARYL, *Le yacht* - Paris, Ancienne Maison Quentin, oct. 1890.
4. *Le Turf*, jeudi 9 avril 1863.
5. Antonin PROUST, *Souvenirs de Manet* - La Revue Blanche, fév.-avril 1897. (op. cit. in, G. BERNIER, *la Revue Blanche* - Paris, HAZAN 1991).
6. J. PRASTEAU, op. cit. p.136.
7. MAUPASSANT, Tome I, Sur l'Eau, note 1 p. 1282.
8. MAUPASSANT, Tome II, *Mouche*, p. 1170.
9. Armand LANOUX, *Maupassant le Bel Ami*, Paris Grasset, *Le Livre de Poche* 1979, p. 113.
10. MAUPASSANT, Tome II, *Mouche*, p. 1171.
11. MAUPASSANT, Tome II, note 3 p. 1701. La Feuille de Rose tire son nom de la pochade leste écrite par Maupassant et interprétée en 1875 par les Joyeux Compères (l'Association en possède un exemplaire). "Voir la feuille à l'envers" était une expression populaire courante pour désigner l'état "être couché sous les feuilles en aimant quelqu'un".
12. A. LANOUX, op. cit. p.107. L'auteur situe ce récit à Bezons, mais L. FORESTIER, dans sa chronologie Maupassant T.I, p.LXVII, situe la description à Argenteuil. Nous optons pour ce village qui était desservi directement par le chemin de fer.
13. L'île Marande, suivant l'orthographe en vigueur sur les cartes de l'époque, devenue plus tard île Marante.
14. Olivier CHOPPIN DEJANVRY, *Parcs privés en bord de Seine, évolution et transformation* - Revue des Monuments Historiques p.21-22. La citation est de Mme VIGÉE-LEBRUN dans ses "Mémoires".
15. Ibid., citation de BARRON.
16. Marie BERHAUT, CAILLEBOTTE sa vie et son œuvre, catalogue raisonné des peintures et pastels publié par la Fondation Wildenstein, Paris - La Bibliothèque des Arts. Tous les faits et les dates de ce paragraphe sont tirés de cet ouvrage.
17. M. BERHAUT, op. cit. p.15, citation de Françoise CACHIN.
18. Ibid., p. 16 et 21, propos cités dans le *Gil Blas* du 10 mars 1897 sous le pseudonyme de Santillane.

LES AUBERGES A BEZONS

CE village est situé sur la rive droite de la Seine, entre les bornes km. 39-40. C'est à cette dernière borne que commence la grande île qui s'étend de façon continue jusqu'à Chatou sur près de 5 km et dont le territoire est partagé par trois communes.

L'extrémité sur la commune de Bezons portera successivement plusieurs noms : île de Monthory au XVIII^e siècle, puis île de la Morue et, depuis la fin du XIX^e siècle, île St-Martin, mais dans le langage courant des riverains, elle s'appellera l'île aux Anglais. Ce surnom lui fut donné parce que des Anglais participèrent à la construction de la ligne de chemin de fer de Paris à Rouen qui enjambe l'île en prenant appui sur une grosse pile.

Le bras rive droite comportait à son entrée le célèbre pertuis de la Morue, redouté des marinières par sa chute d'eau de 0,60 m, qui exigeait, pour le halage des péniches, un renfort important de 16 à 24 chevaux. (1) Lorsque les travaux de canalisation de la Seine furent entrepris dans la première moitié du XIX^e s., le pertuis fut remplacé par un barrage mobile et une écluse fut créée au barrage de la Machine de Marly sur le bras gauche. Ainsi, à partir de 1840, la navigation emprunta ce bras qui offrait un plan d'eau sans difficulté particulière.

Pour se rendre à Bezons depuis Paris, on descendait du train à Courbevoie pour prendre la diligence. Le dimanche, les pêcheurs se bousculaient. Guy de MAUPASSANT en donne une belle description : « La gare était pleine de gens armés de cannes à pêche. Les unes... semblaient de simples bambous ; mais les autres, d'un seul morceau, montaient dans l'air en

s'amincissant. C'était comme une forêt de fines baguettes qui se heurtaient à tout moment, se mêlaient, semblaient se battre comme des épées, ou se balancer comme des mâts au-dessus d'un océan de chapeaux de paille à larges bords.

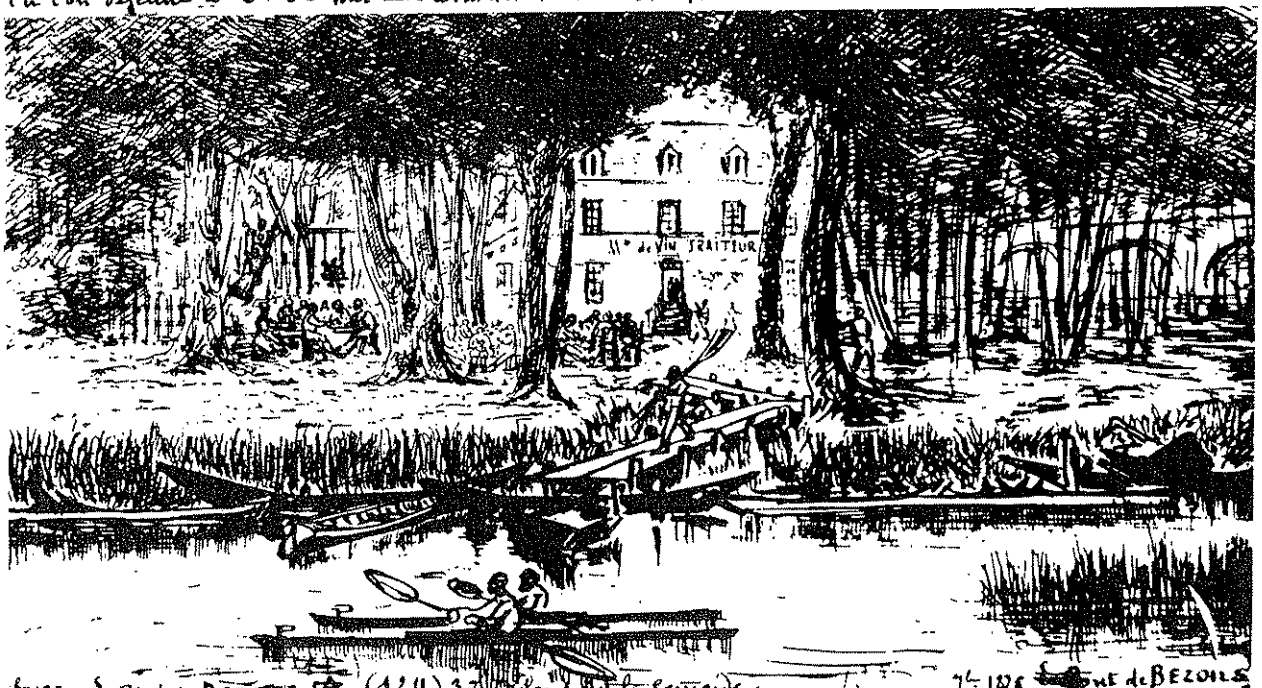
Quand la locomotive se mit en marche, on en voyait sortir de toutes les portières, et les impériales, d'un bout à l'autre du convoi, en étant bérissées, le train avait l'air d'une longue chenille qui se déroulait par la plaine.

...la diligence de Bezons fut emportée d'assaut. Un amoncellement de pêcheurs se tassa sur le toit, et comme ils tenaient leurs lignes à la main, la guimbarde prit tout à coup l'aspect d'un gros porc-épic. » (2)

Un peu plus tard, on arrivait à Bezons... « Enfin, on avait traversé la Seine une seconde fois ; et, sur le pont, ç'avait été un ravissement. La rivière éclatait de lumière ; une buée s'en élevait, pompée par le soleil, et l'on éprouvait une quiétude douce, un rafraîchissement bienfaisant à respirer enfin un air plus pur qui n'avait point balayé la fumée noire des usines ou les miasmes des dépotoirs... »

[Non loin du pont]... « La voiture s'arrêta, et M. ... se mit à lire l'enseigne engageante d'une gargote "Restaurant Poulin, matelotes et fritures, cabi-nets de sociétés, bosquets et balançoires"... C'était une auberge de campagne, blanche, plantée au bord de la route. Elle montrait, par la porte ouverte, le zinc brillant du comptoir devant lequel se tenaient deux ouvriers endimanchés... La voiture entra dans un vaste jardin, planté de grands arbres, qui s'étendait derrière l'auberge qui n'était séparée de la Seine que par le chemin de halage. » (3)

« Un bon déjeuner à 3 fr. 85 sans être le vin sur lui des 5 fr. par 3 »



1875 - Le Pont de BEZONS - (124) 37 - 74-124 - Pont de BEZONS

Un restaurant au pont de Bezons - CHARTIER, 1875 - Musée de la Marine

Abandonnant Argenteuil, Guy loua en février 1875 une chambre à cette auberge. Il la partagea avec ses deux fidèles amis, Léon FONTAINE et Robert PINCHON. Mais les difficultés n'étaient pas encore résolues et il sera en froid avec l'aubergiste. Il écrivit qu'il vient de lui régler 200 fr. et doit encore 130 fr... « *et je n'ai plus un sou !* » (4)

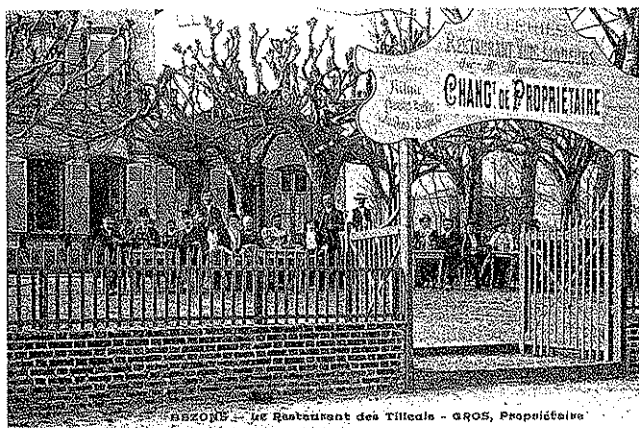
Pour l'écrivain, ce fut la grande période de canotage qui se poursuivit une dizaine d'années. Il consacra les journées et soirées disponibles à descendre et à remonter la Seine entre Bezons, Chatou, Bougival et s'arrêta partout. Il écrira d'ailleurs à sa mère : « *Je canote, je me baigne, je me baigne et je canote !* » (5)

Il posséda plusieurs bateaux : A la yole "La Feuille de Rose" déjà citée, il ajouta un "Océan" de douze pieds qu'il avait fait construire à Rouen et qu'il baptisa "L'Étretat". Il s'en servait toujours la nuit. « *Je manoeuvre mon gros bateau comme un autre manoeuvrerait une yole et les canotiers de mes amis qui demeurent à Bougival sont super coquemment émerveillés quand je viens vers minuit leur demander un verre de rhum.* » (7)

Un peu plus tard, la flottille s'agrandit encore avec le "Bon Cosaque" en hommage à TOURGUENIEV, "Frère Jean", et plus tard sans doute un rafiote et une yole baptisée "Monsieur" et "Madame".

Sur le chemin de halage entre le pont et le barrage, il y avait d'autres établissements qui attiraient la clientèle. C'est encore MAUPASSANT qui va nous les décrire. (8)

« *Deux restaurants se présentaient. L'un tout petit, avec un aspect de guinguette, était fréquenté par le fretin des pêcheurs. L'autre, qui portait le nom de "Châlet des Tilleuls", ressemblait à une villa bourgeoise et avait pour clientèle l'aristocratie de la ligne. Les deux patrons, ennemis de naissance, se regardaient haineusement par-dessus un grand terrain qui les séparait, et où s'élevait la maison blanche du garde-pêche et du barragiste. Ces autorités, d'ailleurs, tenaient l'une pour la guinguette, l'autre pour les Tilleuls... »*



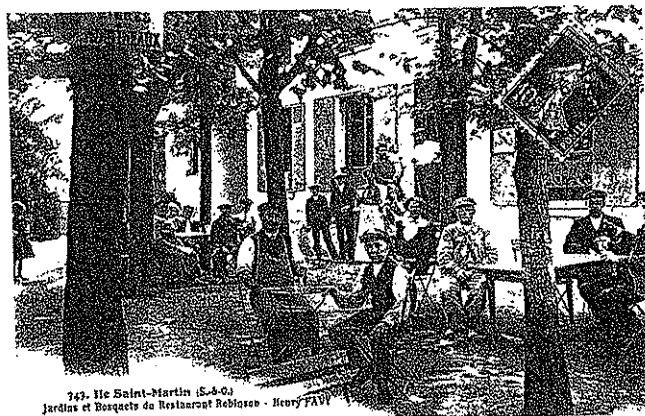
Les Tilleuls.

Carte postale, coll. Outin

Et l'auteur fait dire à ses personnages en parlant de la guinguette : « *On y est très bien servi et ça n'est pas cher...* », et pour les Tilleuls : « *que c'était une maison excellente, où l'on faisait la cuisine comme dans les meilleurs restaurants de Paris.* » (8)

La guinguette était certainement le "Petit Robinson"

qui figurait sur de nombreuses cartes postales de l'époque et, comme chez Poulain, on pouvait y louer des canots.



Restaurant Robinson

Carte postale, coll. Outin

Enfin, il faut noter qu'en 1880 un des trois télégrammes envoyés à Guy par son ami PINCHON pour lui annoncer la mort de FLAUBERT était ainsi rédigé : « *Chef barrage à Bezons S. et O. Prière prévenir M. de MAUPASSANT chez POULAIN aubergiste que Gustave FLAUBERT est mort aujourd'hui subitement à Croisset.* » (9)

Avant de quitter Bezons, citons encore un autre café-restaurant qui était situé sur l'île St-Martin (ou île aux Anglais), tout près du pont de chemin de fer, à l'aval des piles, au bord de l'eau, face à Nanterre à la borne 41. Il portait aussi le nom de "Robinson" et appartenait à la famille H. FAVY.

L'auteur d'Une partie de campagne l'a bien connu. Dans ce conte, les deux canotiers se donnent rendez-vous "Au petit bois de l'île aux Anglais". L'un va « *...jusqu'à Robinson, parce que Madame a soif* », l'autre emmène la jeune fille entendre le rossignol chanter dans le bois. « *...La berge était si basse que les yeux plongeaient dans l'épaisseur des fourrés... Ils pénétrèrent dans un inextricable fouillis de lianes, de feuilles et de roseaux, dans un asile introuvable qu'il fallait connaître et que le jeune homme appelait en riant son cabinet particulier...* » (10)

Si le fouillis de lianes existe encore en partie de nos jours, les bâtiments du restaurant ont été détruits à la fin de la seconde guerre.

NOTES

1. Bernard LE SUEUR, La navigation en Basse-Seine au début du XIX^e - Les Cahiers du Musée de la Batellerie. N° 25, nov. 1989.
2. MAUPASSANT Tome I - Les Dimanches d'un Bourgeois de Paris, IV, Pêche à la ligne, p. 139.
3. MAUPASSANT, T.I, Une partie de campagne, p. 245.
4. MAUPASSANT, T.I, Chronologie, p. LXIX.
5. Ibid.
6. On appelait Océan un yacht ou clipper dérivé du modèle américain UNA, 3 fois plus long que large, non ponté, plat, pourvu d'un mât planté auprès de l'avant avec une voile unique. (Ph. DARYL, Le Yacht - Paris, Ancienne Maison Quentin, 1890).
7. MAUPASSANT, T.I, Sur l'eau, p. 55 et note p. 1282.
8. MAUPASSANT, Pêche à la ligne, op. cit., p. 141.
9. MAUPASSANT, T.I, Une partie de campagne, note p. 1359.
10. Ibid., p. 252.

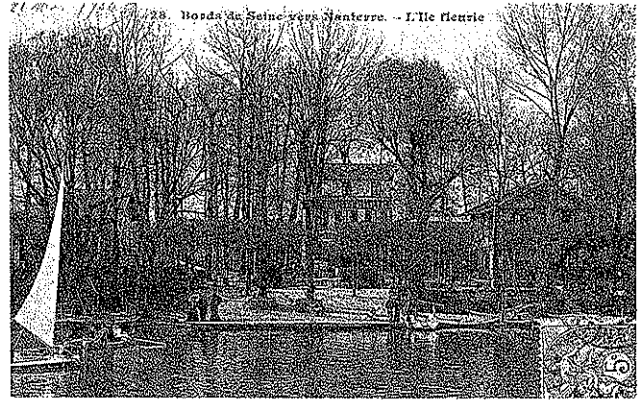
L'ÎLE FLEURIE

LE RESTAURANT LEMAIRE

L'Île Fleurie, c'est le nom poétique donné par les propriétaires du restaurant à cette partie de la grande île située sur le territoire de Carrières-sur-Seine où ils s'installèrent.

En descendant le fleuve depuis Bezons, sur le bras gauche, l'établissement faisait face à Nanterre à la borne 42. Le fondateur, Ernest LEMAIRE, né en 1852, entra à 14 ans dans l'atelier des Fournaise à Chatou comme apprenti charpentier. Devenu sans doute un compagnon habile, il quitta Fournaise et s'installa vers 1886 dans une maison existante au bord de l'eau à l'endroit décrit ci-dessus. Entre temps, il s'était marié et avait eu un fils, Auguste Alfred, en 1879. Nul doute que l'intense activité des Fournaise, et des autres restaurants-garages de bateaux des bords de Seine, fut pour Ernest LEMAIRE une incitation puissante à créer sa propre maison, ainsi que la beauté des rives verdoyantes, l'accès facile par le fleuve, la vue de nombreux et beaux bateaux qui croisaient entre Bezons et Bougival.

Mais, par la terre, l'accès à ce coin de l'île était peu facile (et l'est toujours). A partir du pont de Chatou, il fallait emprunter un méchant chemin de terre serpentant au milieu d'une végétation dense, ce qui n'était guère praticable pour la clientèle qui ne pouvait s'y rendre avec une embarcation par voie d'eau. La solution vint par Nanterre. Les LEMAIRE l'indiqueront sur leur papier à lettres, prospectus et annuaires : "A 10 minutes de la gare de Nanterre, par St-Lazare, en face le Boulevard de la Seine, entre le pont de Chatou et le pont de Bezons". Et sur la rive de Nanterre au bord du chemin de halage qui courait depuis Rueil, un poteau en bois bien visible, avec la mention "Appelez le passeur" fut planté.



L'Île Fleurie.

Collection privée

Les LEMAIRE tinrent naturellement : restaurant, construction, réparation et location de bateaux. Ernest et Alphonse FOURNAISE fils (son aîné de quatre ans) restèrent en bons termes. Ils se voyaient de temps à autre. Alphonse lui vendit des canots, peut-être même il lui céda le grand garage flottant que LEMAIRE fit représenter sur la vignette décorant son papier à lettres. (Alphonse remplaça ce garage par un autre plus grand construit à terre)

Mais la clientèle aimait aussi s'amuser. Ernest en savait quelque chose, les FOURNAISE étaient réputés autant pour le canotage que pour les fêtes qu'ils organisaient. A côté du restaurant, les LEMAIRE construisirent un grand salon de société qui servit de salle de bal. Les murs furent décorés par un peintre montmartrois, Joseph FAVEROT ⁽¹⁾, spécialisé dans le décor des cabarets de Paris. Il peignit des clowns, des acrobates, des animaux de basse-cour et une grande composition



La grande salle, les peintures de Joseph Faverot.

Photo coll. Piot. 1907

représentant le cortège d'une noce à la campagne : les musiciens en tête, puis les mariés, les invités, des spectateurs, le tout sur près de 8 m de long et du plus bel effet.

Les habitués des clubs nautiques de la fin du siècle ou du début du suivant s'arrêtèrent dans l'île. CAILLEBOTTE qui descendait la Seine passait devant, mais MAUPASSANT ne fréquentait plus guère les lieux lors de la création du restaurant. Vers 1900, un témoin, Gustave CHAMPENOIS (2), a laissé le récit des promenades nautiques qu'il fit avec VLAMINCK jusqu'à l'île Fleurie, ainsi que de ses rencontres avec LA VILLÉON et DESNOYER...

Auguste LEMAIRE (1879-1943) et sa jeune femme Alphonsine succédèrent au père à la tête de la maison, ils eurent une fille, Madeleine, en 1906. Un neveu, Raymond, né en 1917, aidera le couple ; il sera le passeur et se convertira en mécanicien.

Lorsque la clientèle évoluera, des tennis viendront compléter les installations et la riche clientèle des canots automobiles accostera. On cite parmi les clients MISTINGUETT et Maurice CHEVALIER.

En 1943, au cours de la Seconde guerre mondiale, Auguste s'éteindra. La fin de l'établissement était proche. Il restera encore les femmes. Le restaurant fermera, mais la partie café subsistera quelque temps. Les bâtiments ne seront plus entretenus et la dégradation due aux intempéries fera son œuvre. Les herbes folles

pousseront. Quelques Catoviens, membres de l'Association, se souviennent fort bien de leur jeunesse et des promenades à l'île Fleurie, pour aller jouer au tennis ou s'amuser avec Madeleine : on prenait sa bicyclette, on traversait le pont de Chatou et, en remontant le chemin de halage sur la rive de Rueil, on arrivait au panneau "Passeur".

De nos jours, un descendant LEMAIRE occupe encore sans aucun confort l'une des maisons. L'eau et l'électricité ne sont pas distribués dans cette partie de l'île.

Notre Association a tenté de faire classer à l'inventaire des Monuments Historiques les peintures de FAVEROT, mais le dossier n'a pas abouti. Aucun musée ou instance administrative n'a voulu prendre en charge les frais de dépose et de restauration : à ce jour, les murs se sont écroulés. L'Association a pu acquérir deux yoles d'époque qui restaient encore dans un hangar, et les faire restaurer. Elles sont exposées à l'occasion de festivités.

1. Joseph FAVEROT, né en 1862 à Paris. Dans sa jeunesse, il mena la vie errante des cirques ambulants en suivant accessoirement les cours de GEROME. Il peint généralement des sujets de basse-cour qu'il envoia au Salon de 1887 à 1900, mais son talent s'épanouit plus librement dans les panneaux décoratifs qu'il brosse dans les cabarets de Montmartre. (Extrait G. SCHURR - 1820-1920, Les Petits maîtres de la peinture. Valeur de demain - 1976, vol.3 p.121.
2. Gustave CHAMPENOIS — 1877-1958 —, peintre amateur catovien, puis brocanteur-antiquaire, locataire chez FOURNAISE. Correspondance inédite (coll. privée), voir Bulletin de l'Association, n° 1 - juin 1991, p.17.

L'ÎLE FLEURIE
(par Nanterre)
ERNEST LEMAIRE
RESTAURATEUR
—
CONSTRUCTION & RÉPARATION
LOCATION DE CANOTS
—
GARAGE
⚡

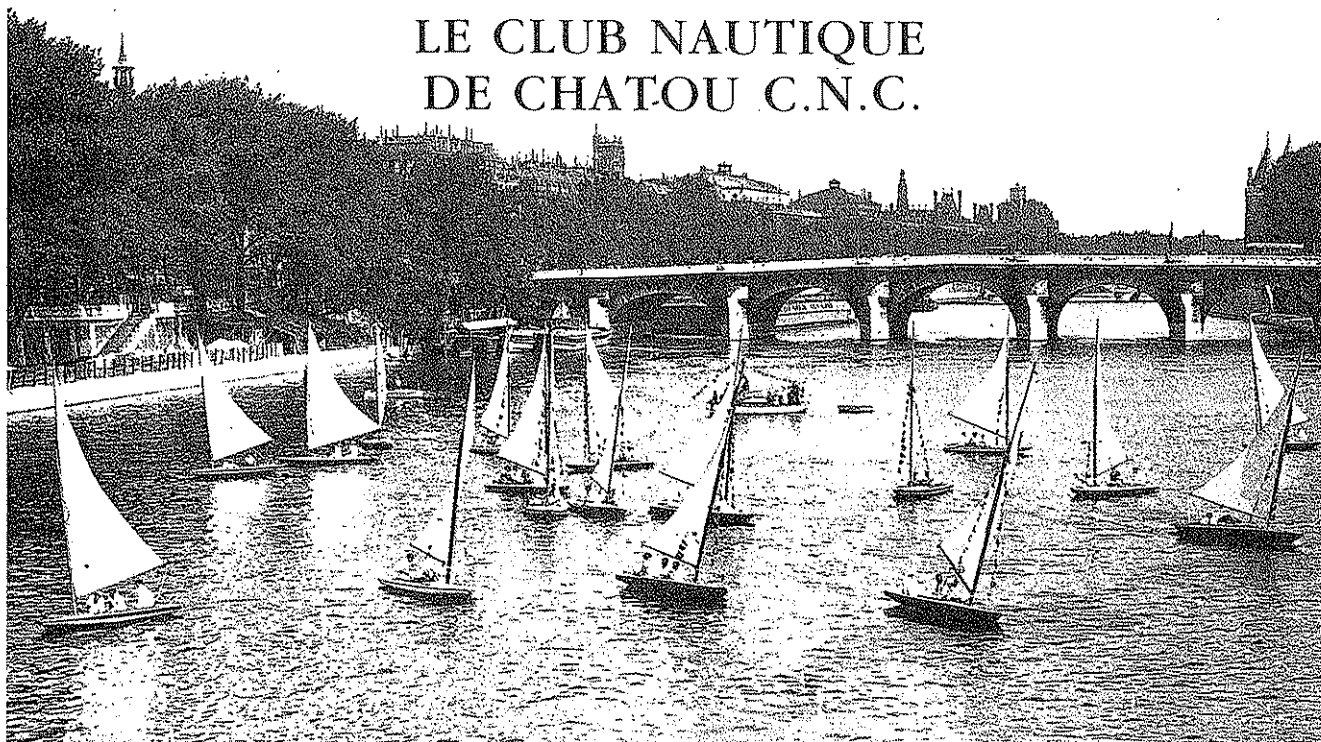


26 Sept - 1901

Mon cher Alphonsine
Ce vous paraîtra drôle et bien si moi non
seulement le cœur mais pas le temps d'aller
à Châteaufort c'est pour vous dire que sur de
ces jours j'irai vous voir et nous réglerons
notre compte j'espère rien gaîppard que nous
vous êtes intervenu à tout ce qui est pour
à Compiègne et aurons nous une recette
ce à notre prochaine front notre santé
et front vous nos meilleurs souhaits

Ernest Lemaire

LE CLUB NAUTIQUE DE CHATOU C.N.C.



Traversée de Paris par les monotypes de Chatou - 1922

Photo coll. privée

NOUS avons vu en parlant d'Argenteuil que le Cercle de la Voile de Paris quitta les lieux en 1896 pour s'installer à Meulan. Mais l'allongement de la route à parcourir pour rejoindre ce bassin n'était pas un inconvénient négligeable, lorsque l'on disposait de peu de temps libre, malgré les moyens de transport qui se développaient.

Or, le plan d'eau de la Seine entre Rueil et Chatou était encore fort agréable à fréquenter au début de notre siècle. A cette époque, de fervents adeptes de la voile qui habitaient Chatou et les environs réunirent quelques amis pour fonder un Club. Le récit de la soirée mémorable où la décision fut prise a été raconté de façon humoristique par un témoin, G.-P. THIERRY (1). En voici un extrait :

« En 1902, assis autour d'une table [chez CIQUEL], François COPPÉE, le marquis de LA JAILLE, Alexandre HARDY, de BOULONGNE, R. CARDEILHAC, le Docteur DUCHATELET, les deux AJAX que furent les deux frères MONNOT et Jean LEDEUIL sentirent monter en eux le secret désir de transformer une fois de plus notre fleuve en bassin de régates. J'ai écrit "assis autour d'une table" ! Il se serait certainement plus près de la vérité d'écrire "autour de plusieurs apéritifs", ce qui sous LOUBET, Président de la République, était monnaie courante...

Meulan est loin, émet le docteur DUCHATELET.

Voyager sur l'Ouest Etat devient un danger permanent, ajoute F. COPPÉE.

De BOULONGNE : L'automobile ! Que de bolides sur la route.

A. HARDY : Pensez que ces voitures font du 35 à l'heure ! LEDEUIL : En descendant les côtes.

Henri MONNOT : Par Neptune, où allons-nous ?

Maurice MONNOT : Pourquoi chercher ailleurs ce que nous avons à notre portée ?

Le chœur des fondateurs : Créons le Club Nautique de Chatou. Et cet enfant naquit sous l'œil heureux de

braves loups de rivière, chez CIQUEL, dans la fumée des pipes, à l'heure où le soleil se couchait triomphant sur les côtes de St-Germain. » (2)

Parmi les objectifs du Club, il y avait, outre le développement de la navigation de plaisance sous toutes ses formes, l'idée de favoriser les embarcations pratiques et à bon marché et de créer des épreuves pour jeunes débutants.

Les principaux membres du conseil et du bureau, à la création du Club, furent :

— le Président : le marquis de la JAILLE ; c'était un grand amateur de yachting à voile créateur et animateur de nombreux clubs nautiques.

— le Vice-Président : Maurice MONNOT.

— le Secrétaire : son frère Henri MONNOT ; le Club était domicilié chez lui à Chatou, 17 rue Camille Périer. Les MONNOT dirigeaient une importante maison de broderie pour la mode et la haute couture.

— le Secrétaire de Course : R. CARDEILHAC, cousin des MONNOT ; il dirigeait une importante maison d'orfèvrerie-argenterie, place Vendôme à Paris.

— le Trésorier était A. HARDY, neveu de H. MONNOT.

— J. LEDEUIL, membre du Conseil, était fabricant de presses pour l'estampe et la reliure.

C'était un club d'amis et de relations.

Le Cercle de la Voile de Paris apporta son soutien et plusieurs de ses membres vinrent également à Chatou et firent partie du Conseil : ce fut le cas du Docteur Jean CHARCOT et aussi du couturier POIRET.

« Quand je sentis que la fortune me souriait et que j'étais soutenu par une vague d'argent, je me livrai un peu plus largement à mes sports et à mes plaisirs. J'aimais les bateaux ; les frères MONNOT, mes amis, m'avaient inculqué le goût de la voile à l'époque même où ils avaient fait ma connaissance chez Doucet. Ils m'avaient attiré au club nautique de Chatou

dont je fus avec eux un pilier. C'était une aimable société de jeunes yachtmen chez qui le goût du sport n'excluait pas celui des arts d'agrément. Il y régnait une bonhomie et une camaraderie parfaites qui me séduisirent. Je me sauvais à Chatou chaque fois que je pouvais me reposer. » (3)



Paul Poiret : 26, Avenue d'Antin et
107, Faubourg S^t Honoré
Paris

On a vu qu'un des principaux buts du Club était de favoriser les embarcations pratiques. C'est ainsi que, dès sa formation, fut créé, à l'initiative des frères MONNOT, le fameux monotype de Chatou qui s'appela le "Chatouillard". G.-P. THIERRY, dans son ouvrage déjà cité, précise l'origine de ce dériveur. (4) « Le monotype de Chatou dérive directement du monotype d'Asnières-Argenteuil né en 1899. Celui-ci était lui-même un compromis de divers plans du célèbre constructeur François TEXIER et des "larks" américains de 1899, tous dérivés du "Sorceres" anglais de 1894. De cette paternité de pensées multiples... est sorti le Chatouillard monotype, rapide, économique et bien adapté à l'époque et aux conditions locales. (longueur de pont : 5,05 m, largeur : 1,82 m, voilure : 16 m², grément houari permettant de négocier facilement l'obstacle des ponts, poids : 325 kg)



Monotypes de Chatou en course.

Photo Arribard

Il fit de nombreux adeptes et navigua longtemps. Ses formes plates, son grément, l'élégance de ses lignes donnèrent au monotype une silhouette reconnaissable entre toutes. En 1922, une grande fête fut organisée à Paris par la Ligue Maritime et Coloniale française. Une des principales attractions fut une traversée de Paris à la voile mise sur pied par le C.N.C.. 24 monotypes de Chatou remorqués derrière un chasseur de sous-marin "montèrent à Paris" pour traverser la capitale, grâce à la force du vent. Une autre réédition de cette traversée eut lieu en 1925 lors de l'exposition des Arts Décoratifs, où le couturier Paul POIRET avait invité la flotte "chatouillarde", mais le manque de vent rendit la manifestation moins intéressante. Le célèbre peintre TOULOUSE-LAUTREC, qui aimait la navigation à voile, avait un monotype de Chatou, et le bateau de J. CHARCOT s'appelait "le Saïtaphernès".

Le Club fut un coup de fouet pour tout ce qui vivait de la navigation de plaisance. La flottille de bateaux se répartissait dans les différents garages existant sur les bords de Seine et les nombreuses régates qui étaient organisées par le Club rassemblaient tout un monde d'amateurs.

Si les premiers monotypes furent construits par TEXIER qui était installé au Petit Genevilliers, il est certain que, par la suite, GIQUEL à Rueil prit le relais et fut un des grands bénéficiaires de l'activité du Club, avec le cousin FOURNAISE de Rueil. Notre Alphonse FOURNAISE fils en profita-t-il à Chatou ? Sans nul doute. De nombreuses cartes postales montrent une flottille amarrée devant la maison, et les garages à bateaux étaient vastes. Mais il décéda en 1910 et le restaurant, tenu par sa sœur Alphonsine, avait fermé ses portes vers 1906. Pour les membres du Club, c'était un handicap : on ne pouvait y tenir de réunions.



G. Thierry et R. Monnot à la tribune de course à Meulan, vers 1938.

Photo coll. privée

Après la Première guerre de 1914/18, il y eut des vides dans les rangs, les plus jeunes reprirent le flambeau. Roger MONNOT (1900-1974), fils de Henri, entra au Club, G.-P. THIERRY, l'auteur déjà cité, devint Secrétaire, la présidence fut confiée à Paul MESSAGER, un Vésigondin, le Club repartit avec force.

« Les fêtes succédaient aux fêtes, les régates aux régates, les descentes [de la Seine] aux descentes. On nous recevait dans tous les mouillages de Seine, tantôt avec la fanfare, tantôt avec les pompiers... » (5)

Un mécène, Armand ESDERS — grands magasins de confection pour hommes à Paris — était entré au

Conseil. Il acheta à Meulan un terrain et fit construire un club-house, avec bar, restaurant, garage de bateaux, terrain de hockey et trois tennis. Ce fut un défi au C.V.P., installé à proximité, dont les dirigeants avaient vieilli.

Le Club quitta définitivement Chatou pour s'installer dans ses nouveaux locaux, le 16 juin 1929.

ESDERS finança également l'acquisition de nouveaux bateaux, des "Ailes" venues de Finlande, des "Stars",...

Le monotype de Chatou qui fut construit à plus de cent cinquante exemplaires disparut petit à petit. Quelques-uns partirent à Lyon, Annecy, au Lac du Bourget. Un exemplaire existe toujours à Meulan au Club, qui accepta de le prêter pour être exposé à Chatou en 1982 au cours de la première fête des Impressionnistes.

Après l'installation à Meulan, le nom du Club devint le Yacht Club de l'Ile de France — Y.C.I.F.. Après la Seconde guerre mondiale, G.-P. THIERRY prit la Présidence, il assumait en outre un grand rôle au sein de la Fédération de la Voile.

En 1952, on fêta le cinquantenaire du Club. Puis en 1967, on célébra le jubilé de Roger MONNOT, cinquante ans de présence et de dévouement ! Il était également président de la ligue Ile de France de la Fédération de la Voile. Le Y.C.I.F. poursuit toujours ses activités à Meulan. Roger MONNOT s'est éteint en 1974.

Nous remercions vivement son épouse de nous avoir raconté ses souvenirs et confié de précieux documents qui nous ont permis de rédiger ce résumé de la vie du Club catovien.

LE CLUB WOOD-MILNE

Avant de quitter les activités nautiques de Chatou, il ne faut pas oublier de rappeler qu'un autre club, plus récent, fréquentait notre bord de Seine : le Club sportif Wood-Milne.

Ce groupe avait été créé pour le personnel de l'usine de caoutchouc du même nom implantée à Rueil. Il existait une section aviron animée par un instructeur anglais ; le garage des yoles était à Chatou, au pied de

la rue qui descendait du pont, dans une sorte de cave voûtée fermée par un grand portail en bois.

Deux Catoviens allaient animer vigoureusement la section, les frères SEIPHERIADES. L'aîné, Georges (né en 1917), au retour d'un voyage en Angleterre vers 1935, où il avait eu l'occasion de faire de l'aviron, put rentrer à la section Wood-Milne. Puis, attiré par l'exemple de son frère, Jean, le cadet (né en 1922), s'inscrivit également à l'âge de 15 ans et se fit remarquer par sa vigueur.

Il commença la compétition de 1938 à 1941 en bateau à quatre rameurs, et triompha a son club dans une soixantaine d'épreuves. Puis il continua sa carrière en skiff (un seul rameur) et remporta de nombreuses victoires dont le championnat de France 2^e catégorie. C'est alors que pour progresser il s'inscrivit au grand club — la Société Nautique de la Basse-Seine — où les succès allaient continuer. En 1946, il fut sacré Champion de France pour la quatrième fois et remporta le titre de Champion du Monde aux Régates Royales d'Henley. C'est la Princesse ELISABETH (devenue Reine d'Angleterre) qui lui remit le trophée "Diamond Sculls".

Après la guerre, le Club Wood-Milne fusionna avec le Club Nautique de St-Germain (C.N.S.G.) installé au pont du Pecq. Ce Club étant orienté principalement sur la voile, les derniers rameurs partirent au Club de Port Marly qui existe encore de nos jours et connaît une brillante activité.

NOTES

1. Les indications sur la vie du Club sont tirées des publications : G.-P. THIERRY, A travers un siècle de notre yachting de course à voile, Paris 1948, dont des extraits sont parus dans : Le Yacht, 3 nov. 1951, sous le titre "Paul MESSAGER et son Club". Du même auteur : "Un cinquantenaire", Le Yacht, N°3315, 21 juin 1952 - "Le jubilé de Roger MONNOT", Bulletin Y.C.I.F., N°64, janvier 1968.
2. Le Yacht, 18 et 25 janvier 1902, N° 1245/1246, extrait communiqué par l'Association Sequana.
3. Paul POIRET, En habitant l'époque, Paris, Bernard Grasset, 1930, p.96.
4. La description du monotype est également donnée dans : Le Chasse Marée N°6, page 70, réponse de Jacques DERVILLE à Mme Gilles OUTIN - Bateaux N°194 juillet 1974, Paris, un article très complet de Eric VIBAR, Voiles d'autrefois, le monotype de Chatou.
5. G.-P. THIERRY, Le Yacht, 3 nov. 1951, op. cit.



10. — CHATOU — Les Régates. Le Départ.

Ed. Bazar de l'Île de France - Chatou.

LES RESTAURANTS DE RUEIL SUR LA RIVE DE LA SEINE

RUEIL est situé sur la rive gauche de la Seine. La borne de halage 45 se situait entre l'ancien pont routier démolé en 1966 et le pont du chemin de fer. Le pont routier débouchait à environ 200 m en amont de la gare.

Au milieu du 19^e siècle, le quartier de la gare était peu peuplé et isolé du bourg par des terrains ou prairies. Une partie des rives servait de port pour les péniches. Le long du chemin de halage qui courait depuis Nanterre jusqu'à Bougival et Marly, plusieurs auberges s'étaient ouvertes dans le courant ou à la fin du siècle. Il y en eut quatre principales dont les activités furent plus ou moins similaires à celles de la Maison FOURNAISE de Chatou. En descendant la Seine, on trouvait l'Auberge LEFRANC, la Maison GIQUEL, puis en aval du pont de chemin de fer, le Restaurant Alphonse Jules FOURNAISE qui prendra la relève de celui de Chatou, et plus loin, presque à la limite de Rueil, l'Auberge de la famille MAURICE qui deviendra plus tard "Le Fruit Défendu".

Les deux premiers sont décrits ci-après, les deux suivants le seront dans un prochain bulletin.

Avant de parler de ces restaurants, donnons un bref aperçu des difficultés que le voyageur de l'époque, venant de Paris par le chemin de fer, rencontrait à la gare de Rueil pour aller à Rueil Ville, Bougival ou Marly. Le chemin était long entre ces points. Au milieu du siècle, une société qui s'appela la Compagnie du chemin de fer américain se forma pour desservir ces lieux. Le système consistait à faire rouler sur des rails une voiture tirée par des chevaux. La voiture comportait 26 places à l'intérieur réparties en deux classes et



une impériale formant la 3^e classe. Le trajet empruntait l'avenue de la Gare (l'actuelle avenue Albert 1^{er}) et la Route Nationale 13. Le concessionnaire cherchait naturellement l'économie et la rentabilité. Il limitait le nombre de voitures en service, ce qui n'allait pas sans poser de problèmes pour les voyageurs qui tentaient de prendre d'assaut la berline à la descente du train. Pour situer l'atmosphère qui régnait, citons l'extrait d'un "Rapport adressé à Mr le Maire sur les plaintes quotidiennes relatives à la manière vicieuse dont le service du Public du chemin de fer américain se fait pour les voyageurs de Rueil". « Mr P... ne met de voitures supplémentaires en marche que pour les voyageurs de Bougival et Marly seulement, quand ce sont des voyageurs pour Rueil... On les fait attendre, on les éconduit, on les fatigue de manière qu'il faut bien qu'ils s'en aillent à pied... On oblige les femmes à monter sur l'impériale,... ce qui est indécent... »

(Rapport du 6.7.1860 - Archives Ville de Rueil)

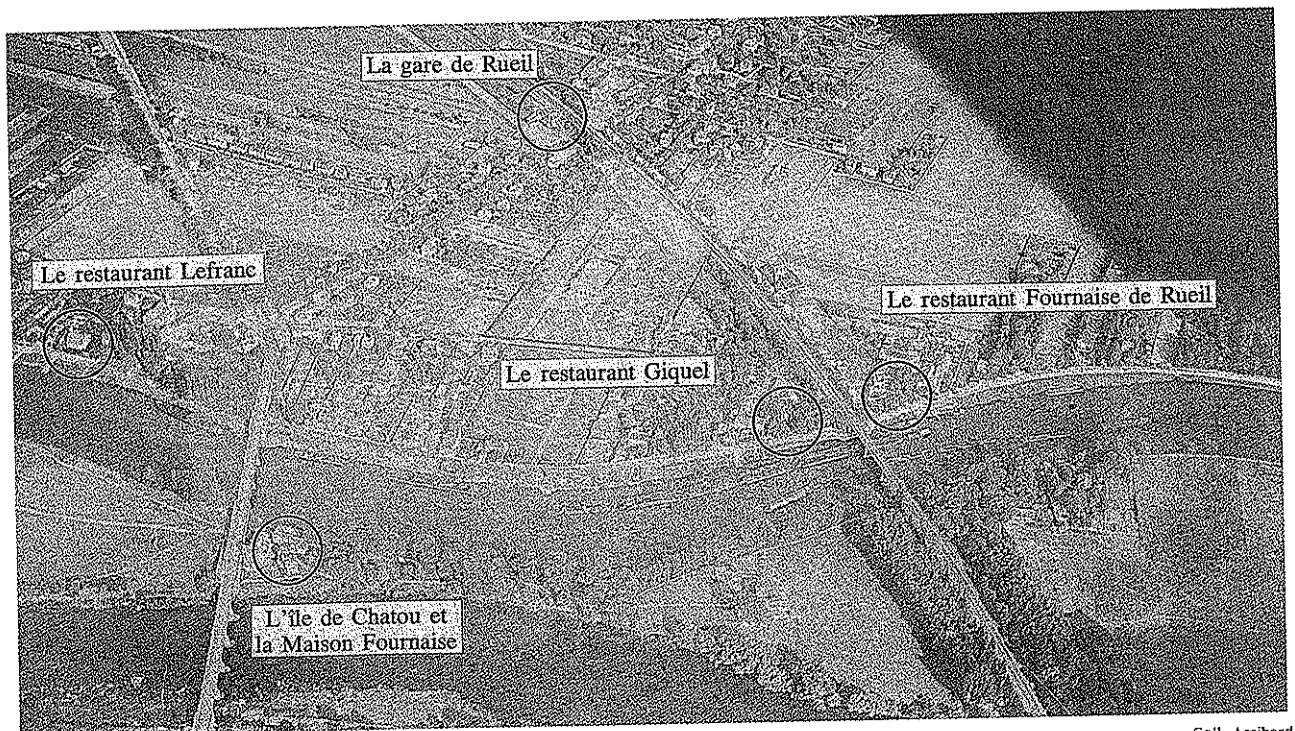


Photo aérienne prise par H. GIQUEL en qualité d'observateur en 1918.

Coll. Arribard

LE RESTAURANT LEFRANC

En amont de l'ancien pont routier, au n°3 du quai de Halage, non loin d'une usine à gaz et de quelques entrepôts, se situait une maison occupée par le ménage LEFRANC qui exerçait le commerce de marchand de vin. Il devait avoir une clientèle d'ouvriers, de marinières, puis de canotiers qui trouvaient chez eux à boire à bon marché.

Vers 1860, l'auberge existait déjà puisque une bande de joyeux canotiers, qui avait ses habitudes chez FOURNAISE, allait de temps en temps « faire escale sur l'autre rive en face d'un petit bouchon » (1) pour étancher leur soif.

En 1876, Emile Louis, le patron, avait trente-huit ans et un fils, Georges, âgé de sept ans. Il devint veuf et se remaria avec une Suissesse, Laure THIEVENT, âgée de trente-trois ans, qui lui donna un autre fils, Lucien, en 1879. Laure a dû prendre les affaires en main ; car, à partir de 1881, le ménage était déclaré comme restaurateur. C'était l'évolution traditionnelle sur ces bords de Seine, et pour être complet, ils ajouteront la location de canots à leur commerce. Le patron n'étant pas charpentier, on peut penser que les FOURNAISE qui étaient en face lui cédèrent les bateaux.

Emile Louis décéda en 1897, sa femme Laure continua le commerce et créa sa propre réputation. On parla désormais de la "Mère LEFRANC".

Si cette auberge ne semble pas avoir défrayé la chronique des journaux de l'époque, il y a cependant quelques témoignages de visiteurs qui devinrent célèbres.

Au début du siècle, VLAMINCK et DERAÏN qui peignaient dans l'île chez LEVANNEUR, à côté de FOURNAISE, aimaient déambuler le soir sur ces berges et entraient boire un verre chez la Mère LEFRANC, car pour VLAMINCK, « C'était un restaurant où les servantes étaient jolies » (2).

Paul POIRET raconte une autre anecdote dans ses souvenirs de jeunesse. A la même époque, le couturier a écrit qu'il fréquentait les deux peintres et logeait quelquefois dans une des guinguettes du bord de l'eau, à Chatou. « ...Nous vivions là, comme autrefois les impressionnistes... dans une saine atmosphère de liberté et d'insouciance. » Et plus loin il ajoute en parlant de VLAMINCK : « Je l'ai vu déménager un jour avec DERAÏN. Ils avaient été chassés ensemble du petit cabaret que nous habitons. La Mère LEFRANC, la patronne, fatiguée de leur faire crédit, avait pris un parti extrême et les jetait dehors. Je les vois encore sur les berges fleuries, leurs boîtes de couleurs sous le bras, et leurs toiles dans une brouette. »* (3)

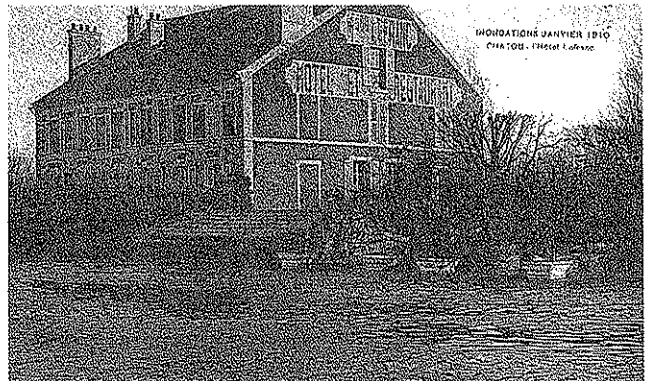


Paul POIRET dessiné par G. LE PAPE
"L'élégance illustrée",
éditions HERSCHER,
Paris 1983.

* Cette anecdote n'est pas citée par VLAMINCK dans ses souvenirs autobiographiques.

Lorsque le Club Nautique de Chatou fut créé en 1902, les régates qui étaient organisées prenaient le départ devant l'auberge. Le vent y était plus favorable en amont du pont, aussi les concurrents aimaient se réunir ce jour-là chez LEFRANC, et y tenir leurs assises quelquefois.

Carte postale, coll. A.M.F.



Inondations de janvier 1910 - Chatou, l'hôtel Lefranc.

Les années qui précédèrent la Première guerre ne virent pas les enfants s'orienter vers la poursuite ou la reprise de l'activité. Le fils Georges était toujours jardinier et Lucien était représentant de commerce, courtier en produits agricoles. L'environnement immédiat changea, ce qui modifia la clientèle. En 1911, on vit apparaître, au 5 quai du Halage, le marchand de charbon DOMAGE, et, au 15 du même quai, la firme POLIET et CHAUSSON avec ses stocks de ciment, de sable et de matériaux divers pour le bâtiment. Depuis, hélas, la situation ne s'est pas améliorée !

En octobre 1928, la "Mère LEFRANC" s'éteignit. Que devint le fonds de commerce ? Il a dû être vendu et les nouveaux exploitants vont jouer sur les mots pour garder un semblant de consonance. Le restaurant s'appellera désormais : "Le Merle Franc". (4) La maison n'existe plus. Elle a dû être démolie en même temps que le pont de pierre en 1966.

Il reste peut-être un souvenir visuel de cette auberge dans la célèbre toile de RENOIR "Les Canotiers à Chatou" (1879). On peut voir à l'arrière-plan une petite maison au toit rouge et aux murs blancs en bordure de la Seine, sur la rive face aux canotiers. C'est fort probablement la maison de la Mère LEFRANC — l'artiste devait être juste en amont du pont de Chatou et lui tournait le dos — (voir illustration page de couverture).

Le Merle Franc
(sur les Bords de la Seine)

HOTEL-RESTAURANT

OUVERT TOUTE L'ANNÉE
— Téléphone : RUEIL 128 —

CUISINE RENOMMÉE
... .. BONNE CAVE

Garages pour Autos -> Bateaux -> Tennis

*Coins champêtres délicieusement intimes.
Service par petites tables sur le bord
de l'eau*

NOTES

1. Francisque SARCEY, Le Journal Illustré n°31, 2 août 1874.
2. VLAMINCK, Portraits avant décès, Paris, Flammarion 1943, p.29.
3. Paul POIRET, En habillant l'époque, Paris, Bernard Grasset, 1930, p.76.
4. Syndicat d'initiatives Rueil Malmaison, Guide officiel, 1928.

LA MAISON GIQUEL

L'histoire de cette maison, qui était installée au 49 quai de Halage, juste en amont du pont de chemin de fer, est assez exemplaire pour son adaptation aux goûts de la clientèle et par l'importance qu'elle prit dans le sport nautique, au moment où l'on considérait que la bicyclette tuait le canotage.

Vers 1872/76, un ménage du nom de SHOLTES était installé au 35 chemin de Halage. Le chef de famille, d'origine lorraine, né en 1822, était déclaré rentier-propriétaire. Le couple eut une fille, Anne-Eulalie, en 1862. Que se passa-t-il ? Le goût du commerce les prit et, en 1881, les voilà qui se déclarèrent marchand de vin ! Ils vont suivre l'évolution traditionnelle !

Quelque temps après, un beau et séduisant breton de trente ans, Adolphe Cristi GIQUEL (né en 1857) quitta son village natal de Treverien (Ille et Vilaine) pour "venir marier" Anne-Eulalie. Ce furent eux qui poursuivirent le commerce avec succès, car en 1891, ils avaient à leur service trois domestiques dont une cuisinière. Et tout naturellement, ils devinrent "Restaurateur". En 1896, c'était acquis. Adolphe fit venir son frère Auguste, son cadet de dix ans, pour l'aider. Il construisit sans doute le premier hangar et entreprit la location de bateaux pour s'assurer une nouvelle clientèle.

Ce n'était pas grandiose, le restaurant comprenait deux salles au rez-de-chaussée de la maison ; l'été, on servait sur la terrasse. C'était un restaurant saisonnier où se retrouvaient les habitués. La cuisine était bonne et le patron pêchait la friture de Seine presque à la commande. Pour les amateurs de sports nautiques, c'était agréable, on pratiquait l'aviron ou la navigation de

AUX FILLEULS

49, CHEMIN DU HALAGE, 49

(au bord de la Seine)

RUE DE

Adolphe GIQUEL

RESTAURATEUR

Très Bonne Cave, Cuisine Bourgeoise

CHAMBRES MEUBLÉES

Cabinets de Société — Piano

BAL tous les Dimanches

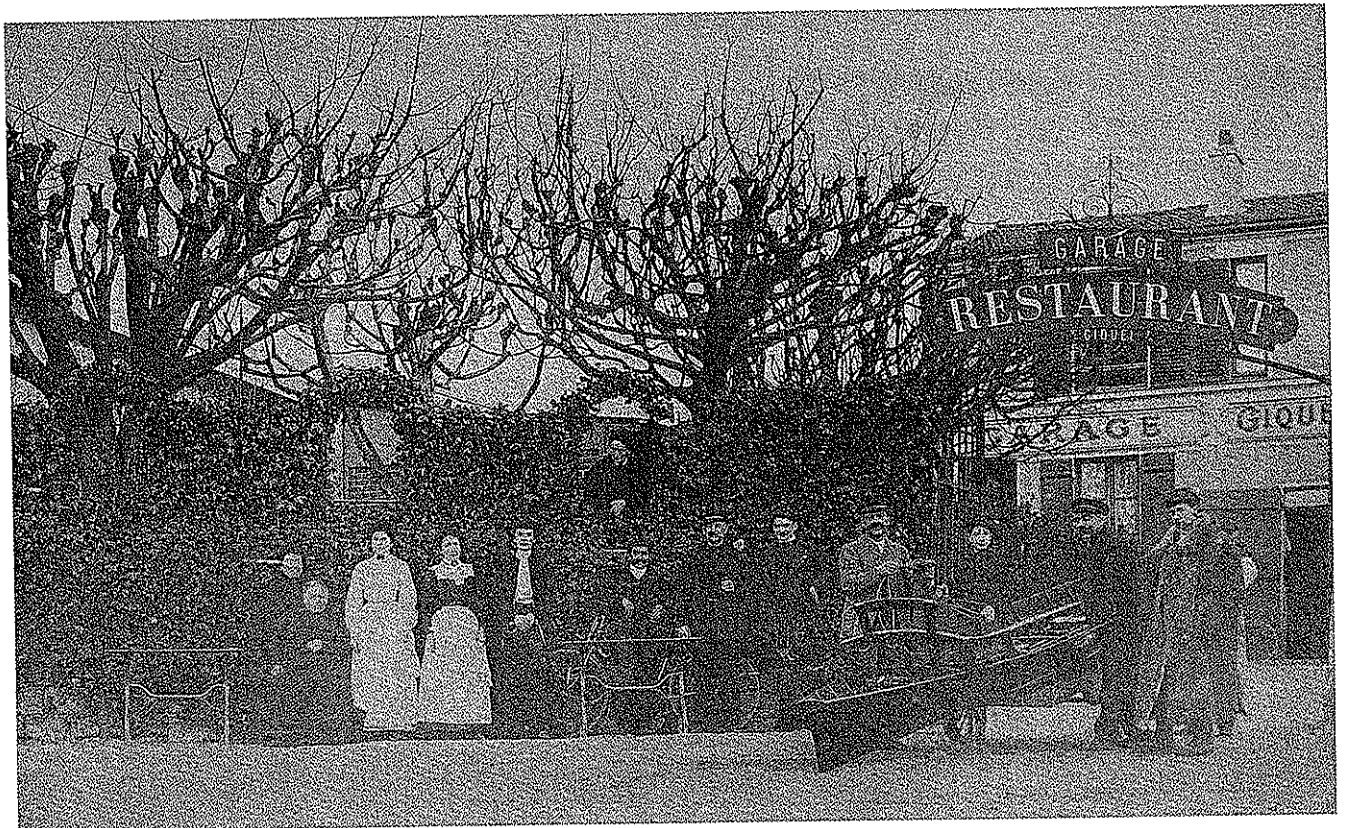
CHASSE SUR L'EAU TOUTE L'ANNÉE

Construction, Réparations et Location de Canots

GRAND GARAGE A SEC DE 100 BATEAUX

Ce lieu de Rendez-vous est le plus agréable des Environs et bien connu de la Jeunesse Parisienne.

REMISE GARANTIE DE BICYCLETTES



Le restaurant vers 1905 - A droite, Alphonse et Henri.

Photo coll. Arribard

plaisance à voile. Le terme "canotier" était abandonné. La notoriété s'accrut et la clientèle se développa lorsque, en 1902, se décida au cours d'une réunion amicale, dans une salle de la maison, la création du Club Nautique de Chatou (cf article séparé). Ce sera un coup de fouet.

Adolphe a eu un fils, Henri, en 1887. Il le fit former par des stages d'apprentissage chez des confrères. Plus tard, il fera les plans des bateaux et des aménagements.

Vers 1910, Adolphe fit venir de son village natal breton son jeune cousin Jean ARRIBARD, né en 1890, qui était devenu charpentier de bateaux. A la même époque, GIQUEL acheta le garage à bateaux d'Alphonse FOURNAISE après son décès en janvier 1910. C'était un très grand hangar en bois avec double porte, qu'Alphonse avait posé sur pilotis au sud de la Maison FOURNAISE. GIQUEL le réinstalla sur l'île de Chatou, face à sa maison, mais en amont (l'emplacement correspond de nos jours à l'entrée du mail au bas de la descente du pont routier actuel). Ce garage servit à abriter les monotypes du Club Nautique, ainsi que tout l'accastillage nécessaire aux bateaux.



Le garage à bateaux installé sur l'île.
A droite, on aperçoit l'église de Chatou.

Coll. Arribard

Les ateliers GIQUEL entretenaient et garaient tous les types de bateaux de rivière, et particulièrement les dériveurs. On pouvait voir les flottilles de Chats, Canetons, Sharpies, outre le monotype de Chatou. Après

la Première guerre, la motorisation des bateaux devint à la mode. Elle prit une part de plus en plus grande dans l'activité des ateliers, par l'importance des commandes et de la clientèle aisée qui pouvait entretenir de telles embarcations. Le plus souvent, on montait la motorisation et on réalisait tout l'aménagement intérieur des cabines et le pontage au goût du client. En 1920, les deux fondateurs décédèrent, Anne- Eulalie en juin, Adolphe en août. La maison passa entre les mains du fils Henri, alors âgé de trente-trois ans, qui s'était marié entre-temps.

La maison était à son apogée. En pleine saison, on servait environ, en terrasse et salle à manger, cent à cent vingt couverts ; une salle était réservée aux chauffeurs de maîtres qui conduisaient la clientèle. Un grand hangar avait été aménagé pour entretenir et loger les gros bateaux. MISTINGUETT remisait l'hiver son beau bateau, le "Gordon", et venait fréquemment aux beaux jours avec sa bande d'amis.

Le bruit et le va-et-vient des bateaux à moteurs rapides, les courses amicales, le trafic fluvial, le port charbonnier à proximité devaient avoir raison peu à peu de la petite plaisance. Les régates de voiliers cessèrent. Le Club Nautique de Chatou partit en 1929.

Vers 1935, le grand garage à bateaux qui avait été installé sur l'île fut démonté. Il n'y avait plus assez de clients pour le rentabiliser, les droits de place devenaient prohibitifs. Pendant la Seconde guerre, les ateliers furent occupés et les Allemands utilisèrent certains bateaux pour leur service.

Le restaurant reprit la paix revenue, ainsi qu'une partie de la plaisance, jusque vers 1950. L'industrialisation des bords de Seine étouffait les lieux. Henri GIQUEL vendit terrains et ateliers à la firme GILBY-FODOR, d'origine anglaise, spécialisée dans la transformation des métaux non ferreux.

Henri décéda en 1962, dix ans après Jean ARRIBARD, le maître charpentier. Le fils de Jean ARRIBARD, fidèle adhérent de notre Association, a bien voulu nous raconter ses souvenirs. Nous le remercions vivement.

Archives de Rueil Malmaison. Recensement 1872 - 1876 - 1881 - 1891 - 1896 - 1912.



Mistinguet
et ses amis
sur le Gordon.
Coll. Arribard

LES FAUVES A CHATOU

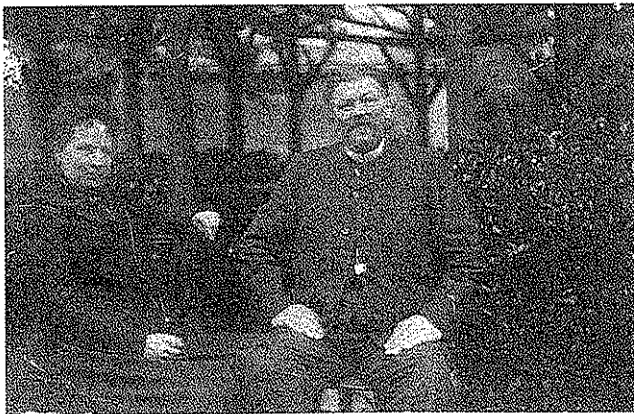
Regards sur Derain et Vlaminck

DANS la mémoire de notre Ville, on ne rencontre pas que les grands impressionnistes ou un géant de la littérature réaliste du 19^e siècle, nommons MAUPASSANT, qui travailla lui aussi chez Fournaise.

Deux grands noms de la peinture française claquent dans nos souvenirs comme de grands drapeaux colorés un jour de fête : les noms de DERAÏN et VLAMINCK qui, jeunes tous les deux, habitèrent à Chatou, peignirent ensemble, exposèrent hardiment et révolutionnèrent l'Art de la peinture.

Le creuset familial et la vocation

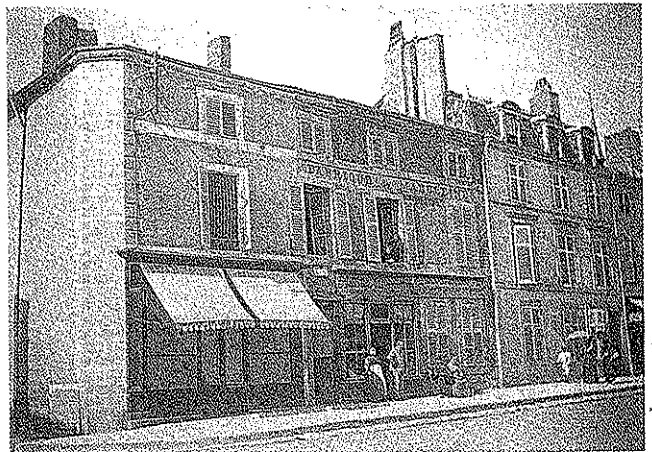
André DERAÏN naquit à Chatou le 17 juin 1880 au 13 de la route de Saint-Germain (actuellement av. Foch) où ses parents, crémiers-glacières, tenaient boutique. Plus tard, ils vécurent dans une maison bourgeoise au 7 de l'actuelle place Charles de Gaulle, avec vue sur la mairie que le Père DERAÏN fréquentait ; il était conseiller municipal.



Les parents d'André DERAÏN.

Les DERAÏN alliaient tendresse et fermeté. André fut un élève brillant du collège Sainte-Croix, au Vésinet. Au lycée Chaptal, dont il sortit avec un prix de dessin et de sciences naturelles, il brilla moins. Ses parents, voulant qu'il soit ingénieur, l'inscrivirent au Polytechnicum, rue Jacob à Paris. Son assiduité à fréquenter cet établissement semble avoir laissé à désirer.

C'est la peinture qui l'attirait. Il allait au Louvre et respirait l'air des Beaux-Arts tout proches.



Les DERAÏN devant leur crémérie, 13 route de St-Germain.

A quinze ans DERAÏN qui s'ennuyait ferme retrouva un camarade d'enfance : Pierre JACOMIN. C'était un des fils du père JACOMIN, peintre réputé en son temps.

Les JACOMIN vivaient « dans une petite maison très jolte » (DERAÏN), au 13 rue de la Liberté, quartier aujourd'hui disparu. Pierre y emmena André et le père JACOMIN lui apprit les rudiments de l'art de peindre. JACOMIN avait vécu rue Git-le-Cœur à Paris avec CÉZANNE, qu'il aimait, mais dont il n'aimait pas la peinture. Chez lui, il élevait les moutons, chèvres et vaches, qui lui servaient de modèles. L'ambiance était joyeuse. On peignait même de nuit dans l'île : "les clairs de lune" ! Ce fut une période de bonheur pour le jeune André.

« La Seine, ses berges boisées, ses rudes rameurs, ses guinguettes, le restaurant Fournaise, la Grenouillère, où allaient s'encanailler de belles oisives, tout cela avait fasciné le fils du crémier de Chatou, dès ses plus jeunes années. La Seine était restée pour lui une voie ouverte sur le rêve dont, plus il avançait en âge, plus il en appréciait l'attrait » (Edmonde CHARLES ROUX - DERAÏN le magnifique).

En 1899, le jeune homme fréquenta l'Académie d'Eugène CARRIÈRE. Il connut MATISSE. Il copiait les grands peintres au Louvre. Les parents se fâchèrent souvent, d'autant plus qu'en 1900, leur fils avait fait la connaissance de Maurice de VLAMINCK, élément détonnant pour ne pas dire explosif, franc-tireur et anarchiste dans l'âme, qui acheva de détourner André du droit chemin. Il ne sera pas ingénieur !

Maurice de VLAMINCK naquit à Paris, le 4 avril 1876, d'un père de confession catholique, flamand comme leur nom l'indique (de VLAMINCK signifie Le flamand) et d'une mère lorraine protestante. Tous deux enseignaient la musique : le violon et le piano. Doué d'une très belle voix de ténor, le père de Maurice était attaché à la maîtrise de l'église Saint-Merri. Il visait pour son fils une carrière de musicien et de compositeur, « *je suis né dans la musique* » a écrit Maurice de VLAMINCK.

En 1879, quittant Paris, les VLAMINCK et leurs quatre enfants s'étaient installés au Vésinet chez la grand-mère maternelle. Celle-ci mourut ; la maison qui existe toujours au 37 avenue de la Princesse, devant la voie ferrée, fut vendue. En 1890, la petite tribu trouva un logis meublé face à la Gare de Chatou — encore les trains — au 1^{er} étage d'une modeste maison, 39 rue de Croissy, dans le secteur qui deviendra place Maurice Berteaux — c'est l'actuel café des Vaucelles —.

Comment le fougueux Maurice eut-il l'idée de peindre ?

Vers l'âge de quatorze ans, il se mit à collectionner les chromos publicitaires donnés en prime chez les commerçants. Une certaine marque de chicorée utilisait une représentation de canotiers au bord de la Seine. VLAMINCK en fit une copie. Doit-on sérieusement voir en cette action les prémices d'une vocation ? D'après lui, c'est la pratique de la bicyclette qui lui donna la passion du paysage, le désir de le transposer.

...Mais dans sa mouvance, on rencontre son beau-frère Henri BERLY, « *dessinateur caricaturiste, hardi et spirituel qui n'a pas été étranger à sa vocation de peintre* » (lettre de CHAMPENOIS). De plus, BERLY pratiquait la gravure sur bois en professionnel. VLAMINCK, doué de dons multiples et d'une grande habileté a dû travailler le bois chez BERLY et chez GRILLET (parent de sa mère, Joséphine GRILLET ?), sculpteur décorateur sur bois. Le mobilier décoré, d'inspiration égyptienne, que VLAMINCK sculpta pour sa seconde fille Solange est bien connu.

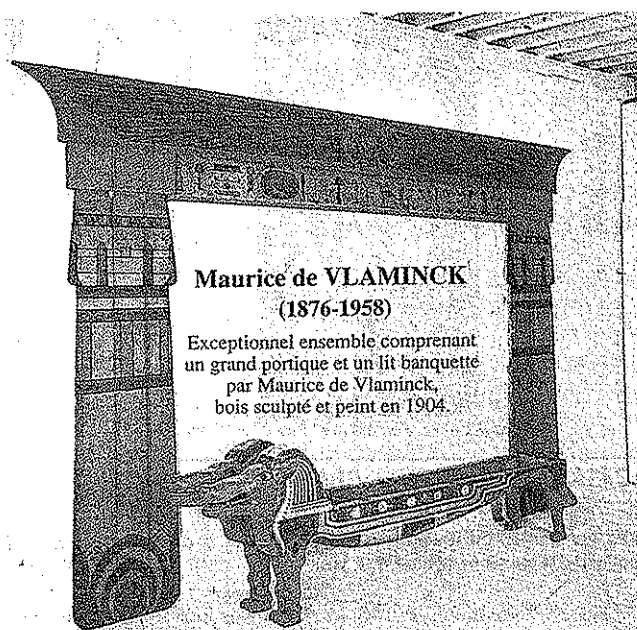


Photo "La Gazette de l'Hôtel Drouot" n° 17 - 24.04.1992
(Vente M^e Renard du 24 mai, Gien)

Dans l'acte de mariage de VLAMINCK et de Suzanne BERLY, on trouve parmi les témoins mention du peintre ROBICHON* (il donna des cours ou des conseils à VLAMINCK), de Henri ROUX, artiste peintre, et de PACEWIEZ, dessinateur architecte. VLAMINCK a-t-il rencontré en ces années de sa turbulente jeunesse André REALIER-DUMAS, qui travaillait le bois dans un pavillon de la propriété familiale au 1 de l'avenue d'Esprémesnil ? Lui aussi faisait des meubles très fantaisistes, des animaux humoristiques et des boutons originaux... C'est possible qu'ils se soient connus. André, l'anticonformiste d'une famille bourgeoise, avait sculpté de grands totems dans l'île de Chatou à côté de chez FOURNAISE.



Tête de femme, bois 1901.

VLAMINCK, dans ses autobiographies, décrit avec drôlerie le père RIGAL qui peignait dans l'île du Chiard dès qu'il le pouvait (cf. Tournant dangereux).

De nombreux artistes vivaient à Chatou qui était en ces années « *une sorte de Barbizon* » (DERAIN). Quoi qu'il en soit, VLAMINCK, très tôt, a pratiqué la peinture, instinctivement, certes, et, également, la gravure sur bois et la pyrogravure. Il transmettra ses connaissances en ce domaine à DRAIN. Plus tard, ce dernier devint très habile dans l'art du coloriage au pochoir. En 1902, il illustra le premier livre écrit par VLAMINCK avec son ami SERNADA durant leur service militaire : « *D'un lit dans l'autre* ».

ANECDOTE

La scène se passe chez Maurice GILBERT qui accompagne au piano des sonates que Maurice VLAMINCK joue sur son violon. Arrive le père de Maurice, et nos deux musiciens continuent à jouer. Quand ils eurent fini, Edmond [le père] de dire : « *Que jouez-vous là ? La Saint-Barthélemy ?* » Et son fils de répondre : « *Mais non, écoute : mi, fa, la, sol...* ». Le père fait semblant de ne pas comprendre. Alors le fils répète : « *Mais si voyons : mi, fa, la, sol* ». Et le père, sans se démonter : « *C'est bien ce que je disais, c'est un massacre de la musique, le massacre de la Saint-Barthélemy !* »

(Correspondance inédite
M. GILBERT - G. CHAMPENOIS)

Les VLAMINCK n'étaient pas à l'aise comme les DRAIN. Le gagne-pain de Maurice, c'était le violon qu'il enseignait, les cachets de musicien dans les brasseries de Paris**. De constitution robuste, on le voyait lutter les jours de fêtes à Chatou. Le dimanche, il courait à bicyclette en professionnel, gagnait des prix de trois cents à quatre cents francs — substantiels pour

* Auteur d'un portrait d'Alphonse PALLU - Musée du Vésinet.

** En outre, il est déclaré curieusement "passementier" en 1896 dans son acte de mariage et dans le recensement de la même année.

l'époque —, disputait des régates d'avirons sur la Seine, gagnait aussi des prix qu'il convertissait aussitôt en nourritures terrestres. Il avait faim. Son appétit resta légendaire au long de sa vie.

VLAMINCK disputait des régates : « Alphonse FOURNAISE me prêta un "franc-bord" et je gagnai le prix offert par Maurice BERTEAUX, ministre de la guerre, une superbe Victoire de Samothrace, en zinc repoussé, que je m'empresai d'aller vendre au brocanteur et je dévorai la Victoire, sous forme de côtelettes ! »

*M. de VLAMINCK
Portraits avant décès, p. 61*

Quant à DERAÏN, privé de subsides par ses parents contrariés par sa vocation qu'ils ne jugeaient pas sérieuse, il fut lui aussi obligé de trouver le moyen de rapporter de l'argent. De Commercy où il faisait son service militaire (vaste correspondance entre les deux amis), il écrivait des nouvelles et il dessinait des compositions humoristiques que VLAMINCK essaya, en vain, de placer dans "Le Rire et le Sourire", journal dont André RÉALIER-DUMAS et Alphonse ALLAIS faisaient partie. DERAÏN signait BOUZI, André R.D., Dio-Biding. En 1903, MATISSE vint voir la famille DERAÏN à Chatou, il obtint le versement d'une petite rente pour André. Jusqu'à la mort de son père, en 1909, il chercha à gagner sa vie. Mais en 1905, les affaires des deux amis s'arrangèrent : Ambroise VOLLARD était passé par là.



Maurice de Vlaminck, 1899.

VLAMINCK vécut plusieurs années chez ses beaux-parents, les BERLY, à côté de la gare de Chatou, au 58 avenue du Chemin de fer, en face de la maison où logeaient ses parents. Suzanne BERLY et Maurice avaient eu une petite fille, Madeleine. Ils étaient très jeunes. En 1896, à vingt ans, ils se marièrent, avant la naissance de Solange. VLAMINCK, qui ne parlait jamais de son premier mariage, confiera plus tard à un ami, le Docteur POLLAG, « *Quand ma deuxième fille est née, nous quatre n'avons pas tout à fait quarante ans.* »... Des bouches à nourrir et un départ bien mal accepté pour trois ans de service militaire. Puis la naissance de Yolande...

C'est au retour de l'armée que la rencontre décisive avec DERAÏN eut lieu. Jamais auparavant il n'avait pensé qu'il se vouerait à la peinture. Dans le petit

Chatou de l'époque, les deux jeunes gens, tous deux pourvus d'une imposante stature, s'étaient aperçus. Mais ils ne s'étaient jamais abordés.

C'est en 1900, en revenant un soir de Paris par le train, — « *le grand frère qui fume* » ("Tournant dangereux") — qu'à la faveur d'un accident ferroviaire (la trace de cet accident ne figure pas dans les archives de la SNCF, peut-être s'agissait-il d'une simple panne) à la Garenne-Bezons, les deux jeunes gens, qui étaient dans le même compartiment, se parlèrent et décidèrent de partir à pied pour Chatou. Ainsi naquit leur amitié, leur équipe. Tous deux constatèrent en bavardant leur mutuelle attirance pour la peinture. Ayant décidé de travailler ensemble, ils louèrent pour dix francs par mois une salle dans l'île, face à Chatou, dans l'ancien restaurant LEVANNEUR, à côté de chez FOURNAISE.



Jeune fille se coiffant, bois 1906.

C'est là qu'ils entreposaient leur matériel, leurs fournitures, qu'ils achetaient à crédit chez le Père JARY, rue du Pont. C'est là qu'ils remisèrent leurs tableaux, beaucoup de péniches, de bords de Seine. C'est là qu'ils peindront durant les mauvaises saisons, qu'ils creuseront le bois avec leurs canifs, qu'ils prépareront leurs farces, qu'ils essaieront de se réchauffer auprès d'un maigre feu en dévorant... un maigre repas. MATISSE vint souvent les rejoindre. Quand leurs finances le permettaient, ils mangeaient chez FOURNAISE où Madame

« Chatou, l'atelier où nous nous retrouvions, où l'on remisait toiles et chevalets... le pont de Chatou, le Père JARY, le marchand de couleurs et de vernis auquel on devait toujours de l'argent pour les châssis et les tubes qu'il nous donnait à crédit... Le restaurant FOURNAISE, la Grenouillère, les balades à pied, sous un soleil brûlant ou dans la campagne couverte de neige. »

Lettres à VLAMINCK (DERAÏN - FLAMMARION)

PAPILLON, "la gracieuse Alphonsine", tenait toujours le restaurant. Vivait là de LA NOË, poète décadent, original, très aimé des deux amis, qui mourut en 1903.



*in manus excellent
amatorum. Au Père Deraïn
en souvenir de nos
amis de jeunesse et
de famille
Paul Boinet. 1904*

De la NOË, poète, ami de DERAÏN et VLAMINCK.

En 1905, de la maison LEVANNEUR, "les deux faïnéants costauds" (H. ADHÉMAR), chargeront leurs toiles dans une voiture de déménagement tirée par un cheval et partiront la première fois pour le salon des Indépendants, en avril. Puis, la même année, ils exposeront hardiment au salon d'Automne, avec MATISSE et MARQUET (fondateurs dudit salon en 1903), FRIESZ, VAN DONGEN, KANDINSKY, ROUAULT... VALTAT, CAMOIN, PUY, ROUSSEAU, MANGUIN, Lucien GILBERT de Chatou... A ce salon, le critique d'art VAUXCELLES, découvrant leurs tableaux de couleurs pures voisinant avec une fine statuette, s'écriera « C'est DONATELLO parmi les fauves ! ». Le terme leur restera. La salle VII fut appelée "la cage aux fauves". Camille MAUCLAIR vociféra contre « le pot de peinture jeté à la face du public. » **Le Fauvisme était né !!!**

Le succès pour eux commença lorsque Ambroise VOL-LARD, le célèbre marchand de tableaux, se rendit à Chatou, acheta tous les tableaux qui se trouvaient dans l'appentis des LEVANNEUR, et mit les deux amis sous contrat.

En 1901, chez BERNHEIM, eut lieu la première exposition VAN GOGH : 71 toiles. « Je vis DERAÏN, accompagné d'un garçon d'allure gigantesque, qui, d'une voix autoritaire, criait son enthousiasme. Il disait : "Tu vois, il faut peindre avec des cobalts purs, des vermillons purs, du véronèse pur". Je pense que DERAÏN avait un peu peur de lui. Mais il l'admirait

pour sa chaleur et son enthousiasme. » (MATISSE)*. DERAÏN et VLAMINCK furent bouleversés par la peinture de VAN GOGH, inconnu à l'époque. VLAMINCK déclara : « Ce jour-là, j'aimais VAN GOGH plus que mon père. ».

Parallèlement à "l'Ecole de Chatou", expression créée de toute pièce par VLAMINCK et consacrée au fauvisme, on peut parler d'une petite école de Chatou qui a contribué à enrichir notre patrimoine local.

Ils furent nombreux les artistes qui vivaient à Chatou ou y séjournaient. Citons : MAINCENT, Jules DUPRÉ, LA VILLÉON, DESNOYER, GILBERT, RIGAL, CHAMPENOIS et surtout JACOMIN et RÉALIER-DUMAS. FAVEROT décora la salle de danse du restaurant du Père LEMAIRE dans l'île Fleurie à Carrières.

S.B.

La même année, en septembre, DERAÏN partit à Commercy faire son service militaire, puis revint en 1904 à Chatou. Les deux copains firent la connaissance de Guillaume APOLLINAIRE. Il apportait chaque semaine son linge sale à sa mère, l'extravagante M^{me} de KOSTROWITSKY, qui loua, de 1904 à 1907, une maison au numéro 8 du boulevard Carnot au Vésinet, à la limite de Chatou. Le gentil Guillaume allait bavarder avec CHAMPENOIS, peintre et antiquaire, route de Saint-Germain (33 avenue Foch), puis retrouvait "les Fauves" dans l'île.



Photo Galerie Schmit

DERAÏN - Portrait de Champi (Champenois).

André DERAÏN vu par Guillaume APOLLINAIRE

« André DERAÏN, personnalité tourmentée, amoureuse de la forme et de la couleur, a donné, une fois né à l'art, bien plus que des promesses, car il révélait leur propre personnalité à ceux qu'il rencontrait : le sens des couleurs symboliques à MATISSE, celui de nouvelles formes sublimes à PICASSO. Par la suite, DERAÏN vécut solitaire et oublia pendant un certain temps de participer à l'art de son époque. Les plus importantes de ses œuvres ce sont les toiles calmes et profondes (jusqu'en 1910) qui ont exercé une grande influence et des gravures sur bois qu'il a réalisées pour mon livre *L'Enchanteur pourrissant*. Celles-ci suscitèrent une renaissance de la gravure sur bois grâce à une technique plus souple et plus large que, par exemple, celle de GAUGUÏN ; cette renaissance de la gravure sur bois affecta l'Europe entière. »

in "Der Sturm", Février 1913, texte repris dans "Chroniques d'Art", Paris, Gallimard, 1960, p.272

* « MATISSE fut le chef incontesté du Fauvisme » (Katia GRANOFF)

Soucieux de respecter la tradition, DERAÏN se remit à l'étude de la peinture à l'Académie Julian. Il copiait les maîtres anciens au Louvre*. L'art nègre les enthousiasma tous les deux. Mais VLAMINCK n'acceptait pas le souci de didactisme, l'esprit scolastique de DERAÏN. Pour lui, l'instinct commandait l'art. Tout académisme le hérissait, le mettait en fureur. Ce fut la fin d'une belle amitié. Ils se revirent pourtant à plusieurs reprises, la dernière rencontre eut lieu en 1953 à l'Aubergade à Montfort-l'Amaury.

Pour chacun de ces "génies de banlieue" (Maurice DENIS), la carrière fut belle ; ils étaient faits, l'un comme l'autre, pour ce que, tout jeunes à Chatou, ils avaient choisi : LA PEINTURE.

En 1905, VLAMINCK consacrant sa vie à la peinture quitta Chatou. Il avait trouvé une maison à Bougival. Plus tard, il s'installa à Valmondois, puis se fixa en 1925 à Rueil La Gadelière, à la Tourillière, en pleine nature. Il y termina ses jours en 1958 auprès de sa seconde femme, Berthe COMBE, et de leurs filles Edwige et Godelieve.

Quant à DERAÏN, il s'unit en octobre 1907 à Alice GERY. KAHNWEILER avait signé un contrat avec lui. Le jeune ménage s'installa "aux Fusains", 22 rue Tourlaque à Montmartre. Les deux amis, s'ils revinrent à Chatou où vivaient leurs parents, ne s'y fixèrent plus.



DERAÏN vers 1907.

« DERAÏN, VLAMINCK et BRAQUE formaient un trio étonnant et surtout important. Leur aspect faisait se retourner les passants. Très grands tous trois, les épaules larges, ils donnaient une rare idée de puissance physique. DERAÏN était le plus grand. Mince, élégant, le teint vif, les cheveux noirs plaqués. D'un chic anglais, un peu voyant. Gilets de fantaisie, cravates de couleurs crues, vertes ou rouges. Toujours la pipe à la bouche, flegmatique, railleur, froid, raisonneur. »

Fernande OLIVIER
In "Picasso et ses amis", Paris, 1933, p.125

*Le célèbre chemin de croix de Biago d'Antonio, superbe copie exécutée en 1901.

On note toutefois qu'en 1909, année de la mort de son père, DERAÏN passa l'été à peindre avec BRAQUE à Carrières-Saint-Denis, à côté de Chatou. Leurs carrures ne passèrent certainement pas inaperçues. C'est en 1935 que DERAÏN acheta la Roseraie à Chambourcy. Il vécut dans cette maison de campagne avec sa femme Alice, son fils Bobby, enfant de son modèle, et sa nièce Geneviève, peinte tant de fois. Il succomba le 8 septembre 1954 des suites d'un accident automobile.

VLAMINCK écrivain

« Comme il y a les peintres du dimanche, sergents de ville, facteurs ou douaniers, il y a aussi les écrivains des écoles du soir qui se trouvent assez souvent être des peintres » — extrait de l'article écrit le 20 mars 1943, dans le Petit Parisien, par Claude JAMET, après la sortie de "Portraits avant décès" ; laissons le journaliste à son ironie.

VLAMINCK s'est défini lui-même : « Je sais qu'écrire n'est pas mon métier. Je n'ai aucune prétention à la littérature. Ce qui me fait prendre la plume, c'est un sentiment de révolte ; révolte contre la médiocrité, contre l'insensibilité et la cruauté de mon époque... Désobéir... Refuser d'être complice... » (Le chemin qui mène à rien - 1936).

Quant à André SALMON, il a défini VLAMINCK : « Un penseur anti-intellectuel ». Par contre, le Docteur POLLAG, grand collectionneur et familier de VLAMINCK, a écrit dans ses souvenirs : « Je ne peux pas décider si je vois en VLAMINCK un plus grand peintre ou un plus grand écrivain. Ses idées se trouvent dispersées partout dans ses livres : ces livres sont des romans, des réflexions philosophiques et politiques, des opinions sur les arts et les artistes, et souvent des récits d'aventures, des descriptions fantastiques et des histoires autobiographiques... Par sa manière sarcastique, souvent cynique et par la franchise avec laquelle il développait un fait ou décrivait une personnalité, il se faisait des ennemis. »

VLAMINCK fut l'inventeur de cravates en bois qu'il aimait porter. Il sculptait dans du bois des cravates qu'il décorait de couleurs crues et qu'il vernissait. Ses cravates étaient réputées autant pour leur variété que parce qu'il les portait, les suspendant à son col au moyen d'un crochet. Cette habitude incongrue n'échappait pas aux critiques des journaux en quête de témoignages insolites. Ainsi le "Tout Paris Magazine", dans son article du 10 nov. 1913, traitait le peintre de « grand fantaisiste de l'élégance fauve », il précisait qu'il « avait pour l'atelier une lavallière en bois sculpté, peinte en bleu moucheté de blanc, pour la ville une régates écossaise rouge, verte, bleue et jaune ; pour le théâtre, un très correct nœud noir aux pointes effilées ». Il ajoutait qu'un soir, « Regagnant de nuit sa villa du Vésinet, Monsieur de VLAMINCK fut attaqué sur le pont de Chatou par des malandrins. Avec sang-froid l'artiste décrocha sa cravate, la saisit bien en main et se mit à frapper ferme les deux rôdeurs en quête de sa bourse. Il faut entendre Monsieur de VLAMINCK conter : — Trois coups de cravate suffirent à les étendre en travers du chemin ! ». Un journal, "La Potinière" rapporte en 1911 un autre usage de la cravate : « Il s'en sert au café pour appeler le garçon ».

Extrait de VLAMINCK, le Peintre et la Critique, Musée des Beaux Arts de Chartes, 1987, p. 24

(*) Nota : l'anecdote semble fantaisiste. VLAMINCK n'avait pas de villa au Vésinet, et pour se défendre il devait compter davantage sur la rapidité et la force de ses poings. Mais l'artiste aimait bien mystifier ses interlocuteurs.

Si l'on retrouve ce sentiment de révolte dans toutes les œuvres écrites par VLAMINCK : vingt-trois volumes, romans, autobiographies, critiques, il faut aussi noter l'intérêt suscité par les souvenirs de sa vie. Dans ses autobiographies précieuses pour les chercheurs, malgré certaines inexactitudes, VLAMINCK met en scène, avec quelle couleur, les personnages importants qu'il a cotoyés, tout autant que le petit monde pittoresque d'une banlieue qui était campagnarde. Ses regrets d'un monde en disparition se font souvent violents à sa manière. Il tonne contre notre époque (il est mort en 1958). Il est **contre** « les escroqueries morales... la fausse science... contre le grand mensonge moderne..., la fausse culture. » Que dirait-il maintenant !

Ecrire et peindre ont été les exutoires de la nature bouillonnante de VLAMINCK. Passionné, violent*, sûr de lui, il a écrit « *Quand j'ai la couleur dans les mains, la peinture des autres, je m'en fous : la vie et moi, moi et la vie* ».

Jérôme FEUGEREUX (éd. Alphonse-Marré à Chartres) dit de VLAMINCK : « *C'est un homme qui dérange : anarchiste, opposé au progrès, pacifiste convaincu... Ses livres témoignent d'un réel talent d'écrivain, un langage fort et direct, une pensée profonde et mûrement réfléchie, une construction solide sous un apparent décousu permettent au lecteur de mieux comprendre un homme complexe, son jugement sans concession sur une époque et d'approcher les mystères de la création artistique.* ».

S. BERTAULD

Certaines précisions ou des documents nous ont été communiqués par M^{mes} BLAMPIN, LESIEUR et G. TAILLADE. Nous les remercions vivement.

OUVRAGES ÉCRITS PAR VLAMINCK

- D'UN LIT DANS L'AUTRE, par Maurice de VLAMINCK et Fernand SERNADA. Préface de Félicien CHAMPSAUR. Offenstadt. Paris, 1902. In-18. (Collection Orchidée). Illustrations de DERAÏN.
- TOUT POUR ÇA, roman de mœurs décadentes, par Maurice de VLAMINCK et Fernand SERNADA. Couverture en couleurs de DERAÏN. Offenstadt Frères. Paris, 1903.
- ÂMES DE MANNEQUINS, roman de mœurs égoïstes, par Maurice de VLAMINCK et Fernand SERNADA. P. Douville. Paris, 1907. In-16.
- À LA SANTÉ DU CORPS, poème. Illustrations de DERAÏN. F. Bernouard. Paris, 1919, In-4°.
- POÈMES ET BOIS GRAVÉS. Éditions de la Galerie Simon. Paris, 1921.
- VLAMINCK, par VLAMINCK, Stock Paris 1922 (coll. Les Contemporains).
- LETTRES ET POÈMES, avec 16 reproductions des œuvres du peintre. Stock, Paris 1923 in-16 (coll. Les Contemporains).
- HISTOIRES ET POÈMES DE MON ÉPOQUE. Éditions de la Belle Page. Paris, 1927. In-16.
- TOURNANT DANGEREUX*. Souvenirs de ma vie. Stock, Delamain et Boutelleau. Paris, 1929. In-16.
- POLIMENT. Stock, Delamain et Boutelleau. Paris, 1931. In-16.
- LA HAUTE FOLIE. Stock. Paris, 1934.
- RADIOS CLANDESTINS. Denoël et Steele. Paris, 1935. In-16.
- LE CHEMIN QUI MÈNE À RIEN. Denoël et Steele. Paris, 1936.
- DÉSOMBÉIR. Corrêa. Paris, 1936.
- LE VENTRE OUVERT. Corrêa. Paris, 1937. In-16.

* En famille à Rueil la Gadelière, VLAMINCK austère, rigoriste, était le plus doux des hommes.

* Titre donné d'après la plaque placée à l'entrée du pont de Chatou.

- POUR UNE PEINTURE LISIBLE, VIVANTE, HUMAINE. R. Debresse. Paris, 1939. In-16 (« Les Manifestes du Vitalisme », n°3).
- LA MORT DE MINDRAIS. Corrêa. Paris, 1941. In-16.
- PORTRAITS AVANT DÉCÈS. Flammarion. Paris, 1943. In-16.
- LE BŒUF. Corrêa. Paris, 1944. In-4°.
- MOYEN AGE SANS CATHÉDRALE. Suivi de ENTRETIENS AVEC VLAMINCK, par Marcel SAUVAGE. Éditions du Livre (André Sauret). Monte-Carlo. 1952. In-16.
- PAYSAGES ET PERSONNAGES. Flammarion. Paris, 1953. In-16.
- LA TÊTE TOURNÉE. Éditions du Livre (André Sauret). Monte-Carlo, 1956. Gr. in-8°.
- FAUSSE COULEUR. Flammarion. Paris, 1957. In-16.
- LE GARDE-FOU. Flammarion. Paris, 1958. In-16.

Vlaminck

OUVRAGES ILLUSTRÉS PAR VLAMINCK

- LA CHANSON DE KOU-SINGA, de Jean MARVILLE. Bois gravé François Bernouard. Paris, 1919.
- VOYAGES, de Fritz VANDERPYL. Bois gravé. Éditions de la Galerie Simon. Paris, 1920.
- VOYAGES AVEC MA PIPE, de Léon WERTH. Bois gravé. Georges Crès & Cie. Paris, 1920.
- HISTOIRE ET POÈMES DE MON ÉPOQUE, de Maurice de VLAMINCK, 5 bois gravés. Éditions de la Belle Page. Paris, 1921.
- COMMUNICATIONS, de Maurice de VLAMINCK. Bois gravés. Éditions de la Galerie Simon. Paris, 1921.
- LES TROIS JOURNÉES DE LA TRIBU, de Georges DUHAMEL. N.R.F. Paris, 1921 - 4 lithographies.
- LE DIABLE AU CORPS, de Raymond RADIGUET. Lithographies. Marcel Scheur. Paris, 1926.
- MAURICE DE VLAMINCK, par Georges DUHAMEL. Les Écrivains Réunis, Paris 1927, in-16 - 4 gravures sur cuivre.
- LES HOMMES ABANDONNÉS, de Georges DUHAMEL. Marcel Scheur. Paris, 1927 - 24 lithographies.
- EN SUIVANT LA SEINE..., de Gustave COQUIOT. 2 dessins. André Delpuech. Paris, 1927.
- GRASSE NORMANDIE, de Gabriel REUILLARD. 87 dessins. André Delpuech. Paris, 1927.
- TABLEAUX DE PARIS, par sept écrivains. Gravures et lithographies de onze peintres dont VLAMINCK. Emile-Paul. Paris, 1927.
- TOURNANT DANGEREUX, de Maurice de VLAMINCK. 6 lithographies originales, lettrines et ornements gravés sur bois. Stock. Paris, 1930.
- MONT-CINÈRE, de Julien GREEN. Lithographies. Jeanne Walter. Paris, 1930 - 13 lithographies.
- LE BŒUF, de Maurice de VLAMINCK. Illustrations en couleurs. Corrêa. Paris, 1944.
- MES PRISONS, de Henri LECOIN. Couverture et un dessin. Aux dépens de l'auteur. 1947.
- LA TABLE AUX CREVÉS, de Marcel AYMÉ. Bois gravés en couleurs. Flammarion. Paris, 1949.
- HAUTE FOLIE, de Maurice de VLAMINCK, Lithographies en couleurs. Société des Bibliophiles de France. 1949.
- RIVE GAUCHE, MONT-PARNASSE, d'André SALMON. Illustrations en couleurs. Klein, 1951.
- LE MARGRAVE, de Jobic le BIHAN. Sept bois gravés.
- VINS, FLEURS ET FLAMMES, Préface de G. DUHAMEL, texte de plusieurs auteurs. Eaux fortes en couleur de 13 artistes dont A. DERAÏN et M. VLAMINCK. Ed. B. Klein, Paris 1952.
- L'AVENTURE AUTOMOBILE, de GRÉGOIRE. Couverture et frontispice. Flammarion. Paris, 1953.
- LA TÊTE TOURNÉE, de Maurice de VLAMINCK. 12 lithographies originales. Éditions du Livre (André Sauret). Monte-Carlo, 1956.
- IMAGES POUR UN JARDIN SANS MURS, de M. GENEVOIX. 9 lithographies en couleur et 8 bois en noir (lettrines). Pierre de Tartas, 1956.

DERAIN, illustrateur et décorateur

DERAIN, moins prolifique en littérature que VLAMINCK, a cependant signé grand nombre d'articles. Sa correspondance a été très abondante et, surtout, il a écrit entre 1919 et 1921 un traité sur la peinture, "De Picturae rerum" qui n'a pas été imprimé.

DERAIN ILLUSTRATEUR

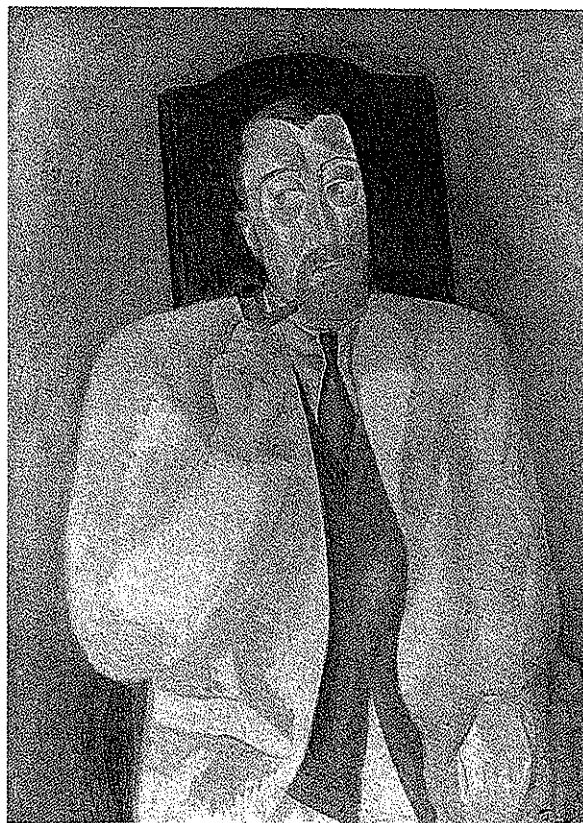
- 1901-1904. D'UN LIT DANS L'AUTRE, de VLAMINCK et SERNADA. Offenstadt collection Orchidée.
1903. TOUT POUR ÇA - d° -.
1909. L'ENCHANTEUR POURRISSANT, d'APOLLINAIRE. Kahnweiler éd.
1911. LES ŒUVRES BURLESQUES ET MYSTIQUES DE FRÈRE MARTOREL MORT AU COUVENT, de Max JACOB. Kahnweiler éd.
1919. LE MONT DE PIÉTÉ, d'André BRETON.
1919. LE SATYRICON de PETRONE, éd. LCL.
1919. A LA SANTÉ DU CORPS de VLAMINCK, F. Bernouard éd.
1919. BALLADE DU PAUVRE MACCHABÉ MAL ENTERRÉ, de René DALIZE. F. Bernouard éd.
1920. LE CALUMET, de A. SALMON. N.R.F. éd.
1920. LA CASSETTE DE PLOMB, de Georges GABORY. F. Bernouard éd.
1921. ÉTOILES PEINTES, de Pierre REVERDY. éd. du Sagittaire.
1922. LE NEZ DE CLÉOPÂTRE, de Georges GABORY. Kahnweiler éd.
1926. EN SUIVANT LA SEINE, de Georges COQUIOT.
1929. LES TRAVAUX ET LES JEUX, de V. MUSELLI. Pouterman éd.
1934. LE SATYRICON, de PETRONE. A. Vollard éd.
L'HELOGABALE, d'A. ARTAUD. Denoël et Steel éd.
1935. VOYAGE EN GRÈCE et RÉFLEXIONS INNOCENTES, de R. WILNER. Vega éd.
1938. SALOMÉ d'Oscar WILDE. 1^{er} Edit. Club New York.
LES HÉROÏDES d'OVIDE. 5^{ème} Les Cent une, Paris.
1943. PANTAGRUËL, de RABELAIS. Skira. Genève.
1947. L'ÉLOGE DES PIERRERIES, de Héron de VILLEFOSSE.

1948. LE GÉNIE DU VIN, pour les Etablissements NICOLAS. Charenton. Texte de Thierry MAULNIER (édité en 1972).
1950. CITADELLE, d'Antoine de SAINT-EXUPÉRY.
1950. CONTES ET NOUVELLES de LA FONTAINE. Aux dépens d'un Amateur, Paris.
1952. VINS, FLEURS ET FLAMMES, contient une eau forte de DERAIN (cf. liste des ouvrages illustrés par VLAMINCK).
1953. ODES ANACREONTIQUES, Traduction de LECOMTE DE LISLE. Lithographies. Cercle Lyonnais du Livre.
1957. AMIES ET AMILLES, MYSTÈRES DU XIV^{ème} SIÈCLE, traduit par E. BOURGES. 22 lithographies en couleur. Nouveau Cercle Parisien du Livre.
1972. SOUVENIRS ET PORTRAITS D'ARTISTES, de F. MOURLOT. Lithographies de DERAIN et d'une dizaine d'artistes.

Derain

DERAIN DÉCORATEUR DE THÉÂTRE

1918. L'ANNONCE FAITE À MARIE, de Paul CLAUDEL.
1919. LA BOUTIQUE FANTASQUE, pour les Ballets Russes.
1924. LA GIGUE, d'Etienne de BEAUMONT.
1926. JACK IN THE BOX, d'Erik SATIE.
1932. LA CONCURRENCE, de Georges AURIC.
1933. FASTES, de Henri SAUGUET. LES SONGES, de Darius MILHAUD. Th. des Champs Elysées, Paris.
1935. SALADE, de Darius MILHAUD.
1936. L'ÉPREUVE D'AMOUR, Ballet, MOZART. Ballets Russes, Monte Carlo.
1937. LE MISANTHROPE, de MOLIÈRE.
1947. MAM'ZELLE ANGOT, à Londres.
1948. LE DIABLE L'EMPORTE, de Roland PETIT. Th. Marigny, Paris.
1951. L'ENLÈVEMENT AU SÉRAIL, MOZART, à Aix-en-Provence.
1953. LE BARBIER DE SÉVILLE, de ROSSINI. Aix-en-Provence.



Musée de Grenoble

DERAIN - Portrait de Paul Poiré, 1914.

TABLEAUX PEINTS PAR VLAMINCK
à Chatou et aux environs
— liste non exhaustive —

LE PÈRE BOUJU - 1900 - Paris, Centre G. Pompidou.
SUR LE ZINC - 1900 - Avignon, Musée Calvet.
LA PETITE FILLE A LA POUPÉE - 1902 - coll. privée.
LE QUAI SGANZIN A BOUGIVAL - 1902 - coll. privée, Genève.
LES ENFANTS DANS UN JARDIN - 1903 - coll. privée.
INTÉRIEUR DE CUISINE - 1904 - Paris, Centre G. Pompidou.
DANS LE JARDIN DE MON PÈRE - 1904 - Belgrade, Musée National.
JARDINS A CHATOU - 1904 - Chicago, Art Institute.
LE JARDINIER - 1904 - coll. privée.
LES RAMASSEURS DE POMMES DE TERRE - 1904 - coll. Jourt.
PAYSAGE - 1904 - coll. privée.
NU AUX BAS NOIRS - 1904.
CRÉPUSCULE - 1904 - Tel Aviv Museum.
PAYSAGE PRÈS DE CHATOU - 1905 - coll. privée.
LA PARTIE DE CAMPAGNE - 1905 - coll. Bourdon.
RÉGATES A BOUGIVAL - 1905 - coll. privée.
PORTRAIT D'ANDRÉ DERAÏN - 1905 - coll. privée.
LA SEINE A CHATOU - 1905 - Toronto, coll. Mac Aulay.
PÉNICHE - 1905/06 - Tokyo, Bridgestone Museum.
LE PONT DE CHATOU - 1905 - Californie, coll. privée.
VUE DE CHATOU - 1906 - Tel Aviv Museum.
LE PONT DE CHATOU - 1905/06 - coll. privée.
LA SEINE A CHATOU - 1906 - Vente New York - 12/89 - Christie's.
LA SEINE A CHATOU - 1906 - coll. J. et N. Gelman.
PORTRAIT DE FEMME - 1906 - coll. privée.
LES CÔTEAUX DE LA JONCHÈRE - 1906.
LE PONT DE CHATOU - 1906 - St-Tropez, Musée Annonciade.
LE PONT DE CHATOU - 1906 - coll. privée, Vente Enghien 3/90.
VUE DE CHATOU - 1906 - Tel Aviv Museum.
CÔTEAUX DE BOUGIVAL - 1906 - Stuttgart, Staatsgalerie.
LE PONT DU PECQ - 1906 - coll. Buhrlé.
LE REMORQUEUR A CHATOU - 1906 - coll. privée.
LE VILLAGE - 1906 - coll. privée, Oslo.
BORDS DE SEINE A CARRIÈRES - 1905 - coll. privée.
LA DANSEUSE DU RAT MORT - 1906 - coll. Freed.
PÉNICHES SUR LA SEINE A CHATOU - 1906 - Zurich.
LES VOÎLES A CHATOU - 1906 - coll. privée.
BERGES DE LA SEINE A CHATOU - 1906 - coll. privée.
LES PÊCHEURS A NANTERRE - 1906 - Vente Paris 3/90 - coll. Bourdon.
LA PÉRISSEIRE A CHATOU - 1906 - Vente Londres Christie's, 12/84.
VOILIERS SUR LA SEINE - 1906 - coll. privée.
BATEAUX SUR LA SEINE - 1906 - New York.
LA VALLÉE DE PORT MARLY - 1906 - coll. Fisz.
UNE RUE A MARLY - 1906 - Paris, Centre G. Pompidou.
LE PAYSAGE AUX ARBRES ROUGES - 1907, Paris, Centre G. Pompidou.
LES ÉCLUSES A BOUGIVAL - 1906 - Ottawa, National Gallery.
LA SEINE AU PECQ - 1907.
LES PÊCHEURS - 1907 - coll. privée, France.
LES BAIGNEUSES - 1907, coll. privée.
PAYSAGE A CHATOU - 1907 - coll. privée.
APÉRITIF A LA GRENOUILLÈRE - 1907 - coll. privée.
LE PONT DE CHATOU - 1907 - Berlin National Galerie.
PÉNICHES A CHATOU - 1907 - coll. privée.
PÉNICHES SUR LA SEINE - 1908 - coll. privée, France.
LE PONT DE CHEMIN DE FER A CHATOU - 1908 - coll. privée.
BORD DE SEINE - 1908 - coll. Amos.
LE PONT DE CHATOU - 1908.
LE BATEAU LAVOIR - 1908.
CARRIÈRES ST-DENIS - 1908 - coll. privée.
LA CRUE DE LA SEINE - 1909.
BATEAUX A VOILES A CHATOU - 1909.
BARQUES A CHATOU - 1909 - Vente Paris, 3/91.
LA SEINE AU PONT DE CHATOU - 1909 - Vente Versailles, 6/86.
LES PEUPLIERS - 1910 - Paris, Centre G. Pompidou.
LA SEINE A CHATOU - 1910 - Vente Paris, 6/91.

AUTO PORTRAIT - 1911 - Paris, Centre G. Pompidou.
BOUGIVAL - 1911 - Paris, Centre G. Pompidou.
LOUVECIENNES - 1912 - coll. privée, Paris.
LA NUIT A BOUGIVAL - 1912 - Chartres, Musée des Beaux Arts.
LE BAL DES CANOTIERS DE BOUGIVAL - 1917.
PAYSAGE A CHATOU - non daté - Troyes, Musée d'Art Moderne.
CHÂTAIGNIERS A CHATOU - non daté - Troyes, Musée d'Art Moderne.

TABLEAUX PEINTS PAR ANDRÉ DERAÏN
à Chatou et aux environs
— liste non exhaustive —

• **Paysages**

Les chiffres entre parenthèses indiquent le nombre de tableaux portant le même titre, peints la même année.

PAYSAGE D'ÎLE DE FRANCE - 1895 - coll. part.
INTÉRIEUR ou CHAMBRE A COUCHER - 1899-1900 - coll. part.
(3) PAYSAGES AUX ENVIRONS DE CHATOU - 1899 - coll. part.
(2) LA ROUTE DE CARRIÈRES - 1899 - coll. part.
(5) BORDS DE SEINE A CHATOU - 1899 - coll. part.
LA MARE A CARRIÈRES - 1899 - coll. part.
LE PONT DE CHATOU - 1899 - coll. part.
JARDIN AUX ENVIRONS DE CHATOU - 1899 - coll. part.
L'ENTERREMENT (à Chatou) - 1899 - Centre G. Pompidou.
RUE A CARRIÈRES - 1899 - coll. part.
(2) PIÈCE D'EAU A CARRIÈRES - 1899 - coll. part.
ENVIRONS DE CHATOU - 1901-02 - coll. part.
RESTAURANT AU PECQ - 1901 - coll. part.
CHATOU SOUS LA PLUIE - 1901 - St-Louis, U.S.A..
L'ATELIER DE L'ARTISTE - 1903
BARQUES A CHATOU - 1904
LA SEINE AU PECQ - 1904 - Centre G. Pompidou.
(4) BORDS DE SEINE A CHATOU - 1904 - coll. part. et Centre G. Pompidou.
LE PONT DU PECQ - 1904 - coll. part.
LE JARDIN DE LA MAIRIE A CARRIÈRES - 1904 - coll. part.
LE PAYSAGE AUX PEUPLIERS - 1904 - Toronto.
(6) PAYSAGES AUX ENVIRONS DE CHATOU - 1904 - coll. part.
LA PLUIE A CHATOU - 1905 - coll. part.
LA SEINE A CHATOU - 1905 - coll. part.
LE PONT DE CHATOU - 1905 - Centre G. Pompidou.
PAYSAGE DE NEIGE A CHATOU - 1904-05 - coll. Ambroise Vollard.
LA SEINE A CHATOU - 1905 - Kimbel Art Museum.
BARQUES A CHATOU - 1904-05.
LES MUSICIENS - 1904-05.
LA RIVIÈRE - 1906.
(2) L'ÉGLISE DE CARRIÈRES - 1909 - coll. part.
LE PARC DE CARRIÈRES - 1909 - Courtauld Institut, Londres.
(7) PAYSAGES A CARRIÈRES - 1909 - Grenoble - Copenhague - coll. part.
LE PARC DE CARRIÈRES - 1909 - coll. Kahnweiler.
ARBRES SUR LES BERGES DE LA SEINE - 1912 - coll. Kahnweiler.
(3) ÉGLISE DE CHATOU - 1909 - coll. part. et Zurich.
PAYSAGE A CARRIÈRES - 1912 - coll. part.
(6) BORDS DE SEINE A CARRIÈRES - 1913 - coll. part. et St-Petersbourg.

• **Portraits**

AUTO PORTRAIT AU CHEVALET - 1897-99 - coll. part.
PORTRAIT DU PÈRE DE L'ARTISTE - 1900.
PORTRAIT DE VLAMINCK - 1900 - coll. part.
AUTO PORTRAIT AU CHAPEAU MOU - 1900-01 - coll. part.
PORTRAIT DE CHAMPI - 1904 - Galerie Schmit.
PORTRAIT DE MATISSE - 1905 - Tate Gallery, Londres.
PORTRAIT DANS L'ATELIER - 1905 - Nice.
PORTRAIT DE VLAMINCK - 1905 - New York.
PORTRAIT DE VLAMINCK JOUANT DU VIOLON - 1905 - coll. part.
PORTRAIT DE LUCIEN GILBERT - 1905 - coll. part.
PORTRAIT DU PÈRE DE L'ARTISTE - 1905 - coll. part.
AUTO PORTRAIT A LA CASQUETTE - 1905 - coll. part.

Au cours des années qui nous intéressent (de 1895 à 1913), DERAÏN peint également de nombreuses natures mortes à Chatou peut-être et ailleurs.

LES VICISSITUDES D'UNE DÉESSE

La façade nord de la Maison FOURNAISE offre aux visiteurs une impression d'équilibre, malgré l'irrégularité imposée à gauche par le large balcon de 1878. Les proportions régulières de l'édifice carré et les peintures murales jouent leur rôle dans cette maison de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Dans le fronton triangulaire central, ou plutôt la niche qui le domine, apparaît une statue. Malgré le fond de feuillage impressionniste reconstitué, cette gracile jeune femme, de proportion identique au tympan, semble anachronique tant elle est éloignée en sa finesse des beautés charnelles prisées par les artistes qui fréquentèrent ce lieu.

Que fait-elle là, incongrue, bizarre, gênante, cette femme-enfant, menue, pudique — un drap protège sa modestie —, sérieuse, insensible aux plaisanteries plus ou moins fines que les pochades nous suggèrent ?

Va-t-elle se baigner dans la Seine toute proche ? A-t-elle symbolisé la nage, pratiquée en particulier par Alphonsine, la fille de la maison ?

C'est possible.

Elle a un nom : c'est la Nymphe descendant au bain, dite la Baigneuse. Etienne-Maurice FALCONET en fut l'auteur.

Mais cette chaste Baigneuse connue à Chatou bien des aventures...

Un peu d'histoire

Sous l'impulsion de Jeanne-Antoinette POISSON, Dame LENORMAND d'ETIOLLES par son mariage, puis Marquise de POMPADOUR, par la grâce de Louis XV, l'art français connu dans toutes les disciplines un épanouissement extraordinaire.

Jeanne-Antoinette était une *dénicheuse* de talents, une *locomotive* infatigable, passionnée et passionnante. Installée à Bellevue (un de ses innombrables domaines), au voisinage de Meudon, elle fonda la *Manufacture de porcelaine de France*, à Sèvres, au pied de son château.

FALCONET (1716-1791), sculpteur déjà célèbre, y fut chargé du modelage et de l'atelier des biscuits. Pour complaire à sa protectrice, il abandonna sa manière virile et forte. De finesse, de grâce, de féminité furent empreintes ses nouvelles créations : "la Jardinière", "l'Amitié" (représentant la favorite et le roi), "la petite faucheuse", etc. En tout, une centaine de sujets originaux ou d'après BOUCHER. Dans "la Musique", on retrouve les traits fins de la Marquise, ainsi que dans "la Baigneuse", qui possède maintes raisons de susciter notre intérêt.



Photo Studio Yves

Madame de POMPADOUR "régna" près de vingt ans. Elle mourut à quarante-trois ans, en 1764.

Quant à FALCONET, il partit en Russie en 1766. Il y sculpta à la demande de CATHERINE II le grandiose monument dédié à Pierre le GRAND à Saint-Petersbourg. Il était accompagné de Marie-Anne COLLOT, son élève, qui devint sa belle-fille. Il chargea la jeune femme de sculpter la tête de Pierre le GRAND. Très prisée à la Cour, elle exécuta de nombreuses œuvres. Une des plus fortes est le buste de FALCONET, exposé au musée de l'Ermitage à St-Petersbourg.

Au Salon de 1757, FALCONET présenta "la Nymphe descendant au bain". Cet original en marbre lui fut commandé par le maître des requêtes, Thiroux d'ESPERENNES. Il resta dans cette famille jusqu'en 1833. Qu'est-il devenu ensuite ?

« A cette époque, le modèle de FALCONET était Mademoiselle MISTOUFLET, mais Madame de POMPADOUR reconnut peut-être son visage dans celui de la Baigneuse. » (Danielle GALLET).



Marie-Anne COLLOT
Portrait de E.M. Falconet.



Etienne FALCONET
Baigneuse.

Le marbre que l'on peut admirer au Louvre (H.81, L24, E24 cm), au département des sculptures du XVIII^e siècle, est une version achetée par la Comtesse du BARRY. Saisi en 1793 ainsi que les richesses qui décoraient le domaine de la Comtesse à Louyeciennes, il fut mis sous séquestre et devint bien de l'Etat.

Une autre version en marbre est exposée au Victoria and Albert Museum à Londres.

A Sèvres, FALCONET réalisa un biscuit de sa Baigneuse, mais avec une rose dans les cheveux. En outre, il exista d'autres répliques en marbre et en pierre de cette œuvre célèbre qui connut un grand succès.

Du côté de Chatou

Henry Léonard de BERTIN acheta la seigneurie de Chatou en 1762. « *Ancien intendant sage et pondéré, dont les préoccupations d'économiste rejoignaient celles des physiocrates.* » (Danielle GALLET). Il était lié par l'amitié et le même goût des belles choses avec Madame de POMPADOUR. Il fut Contrôleur Général des Finances de 1759 à 1763 ; lourde tâche, allégée à partir de cette date par la création d'un cinquième Secrétariat d'Etat, appelé "le Département de Monsieur BERTIN". Mains portefeuilles le composaient, en particulier l'agriculture, le commerce, la Compagnie des Indes et la Manufacture de Sèvres, les haras, les écoles vétérinaires...

A Chatou, BERTIN, durant vingt-huit ans, déploya son énergie à composer un domaine destiné en petite partie à l'agrément et en grande partie à l'expérimentation en agriculture, horticulture et élevage.

En 1774, SOUFFLOT, architecte de LOUIS XV, fit pour BERTIN, ami de longue date, le plan d'une grotte artificielle, réceptacle des sources qui ravaient les pentes de Chatou et aussi instrument de fêtes : l'utile et l'agréable. Ce NYMPHÉE, terminé en 1777, existe toujours dans ce qui fut le parc de la seigneurie de Chatou. C'est une jolie construction, dont la voûte en forme de coquille Saint-Jacques inversée, est soutenue par dix-huit colonnettes baguées.

Selon la tradition, une Nymphée, divinité des eaux chez les Grecs anciens et les Romains, devait orner la grotte. Mais aucun document à ce jour ne nous la montre, ni ne nous la décrit. On peut supposer que BERTIN, attaché sentimentalement à Madame de POMPADOUR, fut

heureux de placer au fond de son gracieux Nymphée une œuvre sculptée qu'il connaissait bien ainsi que son auteur* et dont les traits, il le savait, étaient ceux de l'amie défunte. Mais l'inventaire détaillé de l'ancienne seigneurie, rédigé en 1804, ne fait pas mention d'une statue ornant le Nymphée.

En 1828, un nouveau propriétaire, LACROIX, fit construire une triple vasque au fond de la grotte. Cette construction existe toujours de nos jours.

La statue de la Nymphée a-t-elle disparu pendant la Révolution ? Si oui, qui se l'est appropriée ?

Le temps passa...

Dans les années 1880, un brave homme de Chatou, qui possédait un hôtel-restaurant dans l'île, fit placer dans la niche du fronton de la façade nord de sa maison, une statue.

Ce propriétaire s'appelait Alphonse FOURNAISE. La statue, dont la hauteur correspondait exactement à l'emplacement, était la BAI-GNEUSE de FALCONET.

Comment le père FOURNAISE s'était-il procuré la BAI-GNEUSE ? Par qui ? Comment l'idée lui en est-elle venue ?... Et, enfin, **était-ce la Déesse des eaux qui ornait le Nymphée de Soufflot ?**

Comment ne pas supposer qu'à Chatou, on savait dans quelle maison ou dans quel jardin se trouvait la statue qui fut placée dans le Nymphée en 1777 ? Comme tous, FOURNAISE le savait. Sa baigneuse et la déesse ne font qu'une. L'a-t-il achetée ? La lui a-t-on donnée ? On ne le saura jamais sans doute !

La suite de l'histoire

Cette Baigneuse, décidément infatigable, a disparu juste avant la prise de possession de la Maison FOURNAISE par la Ville de Chatou, en 1979.

Qui l'a subtilisée ? Où se cache-t-elle maintenant ?

Épilogue

Les Amis de la Maison FOURNAISE ont pu acquérir, aux Ateliers du Louvre, un beau moulage en résine, qui remplace à l'identique la déesse disparue. Cet achat a été réalisé par affectation du don du groupe américain des Vieilles Maisons Françaises, en visite à Chatou. Ce don venait récompenser les recherches de l'Association pour l'année 1986.

Le 8 novembre 1990, le nouveau restaurant FOURNAISE a ouvert ses portes. La Nymphée d'Etienne FALCONET a retrouvé sa place.

Curieusement, Madame de POMPADOUR semble veiller sur le berceau de l'IMPRESSIONNISME !!!

S. BERTAULD

Certaines précisions nous ont été données par le Conservateur du Département des sculptures du 18^e siècle du Musée du Louvre. Nous le remercions vivement.

* C'est BERTIN qui nomma FALCONET directeur des sculptures à Sèvres en 1759, alors qu'il était Contrôleur Général des Finances.

CONSEIL DE DIRECTION

Président Honoraire :

Mme Hélène ADHEMAR,
Conservateur en chef honoraire du Musée du Louvre, des
Galeries du Jeu de Paume et de l'Orangerie.

Président :

M. Henri CLAUDEL,
Ministre Plénipotentiaire.

Vice-Président :

Mme Marie-Christine DAVY,
Conseillère municipale, Déléguée à l'étude de l'aménagement
de l'Île des Impressionnistes.

Secrétaire Général :

M. Jean-Guy BERTAULD.

Trésorier :

Mme Anna FREDJ.

Programmes Culturels : **Mme Suzanne BERTAULD**

ADMINISTRATEURS

Mme Marie-Amélie ANQUETIL,
Conservateur en Chef du Musée du Prieuré.

M. Christian ANTIN,
Notaire.

M. Claude CHAMPEAU.

Mme Marie-Jeanne MARPAULT,
Conseillère Municipale.

M. Pierre PHAGOUAPE.

Mme Brigitte PORÉE,
Maire-Adjoint, chargée des affaires culturelles et de la
communication.

Mme Marie-Hélène REGNOUF,
Premier Maire-Adjoint.

ASSOCIATION des AMIS de la MAISON FOURNAISE

Lieu de Rencontre des Peintres Impressionnistes
HÔTEL de VILLE - BP 44 - 78401 CHATOU CEDEX

BULLETIN D'ADHÉSION - ANNÉE 1992

M^r, M^{me}, M^{lle}

NOM et PRÉNOM :

ADRESSE :

téléphone :

adhère renouvelle son adhésion

à l'ASSOCIATION des AMIS de la MAISON FOURNAISE,

En versant un don en qualité de :

Montant minimum*

- MEMBRE ACTIF 70 F
- MEMBRE ACTIF DE SOUTIEN — une personne 100 F
— un couple ou deux membres
de la même famille 120 F
- MEMBRE BIENFAITEUR, à partir de 1.000 F

Je désire recevoir le bulletin annuel au prix de 50 F

Par chèque bancaire/postal à l'ordre de
l'Association des Amis de la Maison Fournaise.

TOTAL DE MON VERSEMENT

En espèces.

DATE et SIGNATURE

(*) Seul le montant du don ouvre droit à une déduction fiscale. Le reçu réglementaire est adressé au plus tard
au moment de la déclaration des revenus.

Remarques et errata

Bulletin n° 1 juin 1991

Des lecteurs nous ont signalé quelques erreurs ou omissions
commises dans le bulletin de juin 1991. Nous prions les lecteurs de
bien vouloir nous excuser, et d'apporter les corrections suivantes :

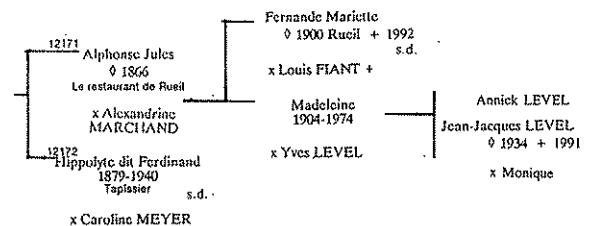
Page 9 § II - L'ORIGINE FAMILIALE

- 2^e alinéa, 3^e ligne : ... puis Maître de dessous le pont en 1777...
(et non pas en 1784).
- 4^e alinéa, 3^e ligne : ... "Maîtres de Pont"... de 1800 à 1836 (au
lieu de 1825 à 1836).
- 5^e alinéa, 2^e ligne : ... Célestine Pierre (d'une famille de *cultiva-
teurs, vigneron*) (et non pas d'une famille de charpentier).
- 6^e alinéa, 5^e ligne : ... tint un commerce de "déchireur de bateaux"
et de marchand de bois (et non pas de charpentier).
- Au dernier alinéa, colonne de droite, nous avons oublié de signa-
ler que notre amie, Mademoiselle P. BLAMPIN, Archiviste de la
Ville, a écrit une importante et très complète monographie de la
famille FOURNAISE. Les lecteurs intéressés peuvent s'adresser
directement à cette personne.

Page 10

Dans le tableau de descendance de la famille FOURNAISE :

- 3^e colonne depuis la gauche : le n° 121, Louis Joseph est décédé
en 1832 (et non pas en 1823).
- Dernière colonne de droite : la descendance de (12171) Alphonse
Jules est à rectifier comme suit :



DEMANDEZ LES PUBLICATIONS vendues par l'Association :

- Le bulletin de juin 1991 (il contient l'histoire de la
Maison Fournaise, de son décor, et l'œuvre de Renoir
à Chatou) 50 F
- REALIER-DUMAS, sa vie, son œuvre 20 F
- La Maison Fournaise autrefois. Estampe de
J. BRACQUEMOND, tirage limité à 250 ex. en noir ou
sépia (cf. page 4) - 220 F + frais d'envoi.

Vente par correspondance à l'adresse de l'Association, ou
à la boutique du Musée Fournaise.